



Pange

Bougeois

Colonne et Pylone de la Colonne de Paris

Palace

Al Portiere nupci

Ayuntamiento de Madrid

Nº 1

Amsterdam, Dordrecht, Rotterdam, Haarlem, Utrecht, Groningen, Leiden, Alkmaar, Den Haag

roûtera de la
a plus noble

ANSON.

ie,
rité?
ie,
t.

URNAY.

alors qu'elle
, que quand
le que nous

ARNAGE.

le poids du
a forme mi-
manité.
ARDIN.

re heureux,
on plaisir.
EVILLE.



Piquet 24

Vospadar

Laquita

Bemis-Raten

Cau

Bougrois

Lutroca

A. Portier sculpteur

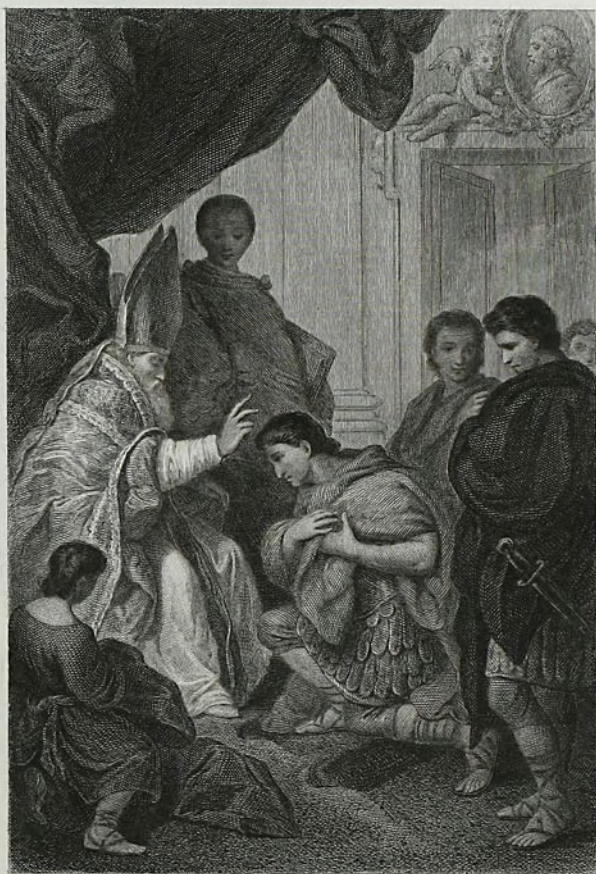
Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Filles-du-Calvaire, 1.

Ayuntamiento de Madrid

25^e année
Bruxelles, Destrébecq, Passage J. M. Hubert, Galerie de la Peinture, 7.

N^o 1.
Amsterdam, Destrébecq, Nieuwmarkt, Door de Waal, 10.



Dessiné par Adrien Nargot d'après Subleyras

Gravé par Nargot

L'EMPEREUR THÉODOSE RECEVANT LA BÉNÉDICTION DE SAINT AMBROISE

Journal des Dames et des Demoiselles

25^e année N^o. 1

Imp. d'Alphonse et Augustin de la Colombe; 19 Paris

UNE EXPIATION

RÉCIT DU IV^e SIÈCLE

I

La mystérieuse volonté de la Providence avait ouvert aux Barbares les portes de l'empire romain; et il se passait peu de jours, depuis le commencement du quatrième siècle, sans qu'une incursion nouvelle répandit la terreur et le ravage dans quelque partie de cet empire démesuré qui, miné par la corruption, par les discordes civiles, penchait vers sa ruine et n'avait souvent pour le défendre que des ambitieux sans talent ou des généraux toujours prêts à trahir leurs maîtres. Il avait fallu diviser l'empire entre deux Césars, l'un possesseur de l'Occident, l'autre de l'Orient. Partout la révolte sévissait, quand les ennemis du dehors, les Goths, les Alains, les Burgundes, les Allemands, les Calédoniens, les Perses, les Maures, les Quades, les Sarmates et surtout les Huns, laissaient un moment respirer les troupes romaines déchues de leur antique valeur et de la discipline qui jadis les avait rendu si redoutables. Un empereur de vingt ans, Gratien, avec son frère bien plus jeune encore, Valentinien II, tenait d'une main mal affermie les rênes de cet empire qui s'affaissait de toute part. Réunis dans une haine commune contre les Romains, les Barbares d'au delà du Danube brûlaient, détruisaient la petite Scythie, la Thrace, la Macédoine, la Dardanie, la Dace, la Mésie, et faisaient des incursions heureuses jusque dans la Pannonie, la Dalmatie, l'Épire et l'Achaïe. Le sang romain coulait de Constantinople aux Alpes juliennes; les prêtres étaient traînés en esclavage ou tués avec leurs évêques, les églises changées en écuries, les corps des martyrs déterrés. L'audace des Goths était arrivée à un tel point, que leur roi, Frigirera, s'écriait en voyant tout fuir devant lui : « Je m'étonne de l'impudence des Romains, qui se prétendent maîtres d'un pays qu'ils ne savent pas défendre et qu'ils possèdent sans doute au même titre que les troupeaux possèdent la prairie où ils paissent. »

Il fallait un sauveur à l'empire. Gratien jeta les yeux sur le digne fils du grand général qui, après avoir vaillamment combattu dans la plupart des provinces, avait péri victime d'une intrigue de palais. Comme son père, ce glorieux héritier se nommait Théodose.

II

Dans le pays des Vaccéens (1) s'élevait une villa somptueuse, entourée de jardins magnifiques où de

(1) Les villes principales occupées par les Vaccéens étaient Palentia et Cauca, et leur pays correspondait aux provinces modernes de Léon et de Vieille-Castille.

nombreux esclaves circulaient, les uns chargés de l'entretien des fleurs, les autres avec des corbeilles qu'ils remplissaient de fruits. Près d'une fontaine de marbre, une femme assise sur un banc et ayant à ses côtés deux jeunes filles qui l'assistaient dans son travail, s'occupait du soin de filer; tandis qu'à ses pieds, sur l'herbe, s'amusaient, avec des joujoux grecs bariolés de vives couleurs, un jeune garçon à peine âgé de trois ou quatre ans. A l'extrémité d'une allée de platanes, on pouvait voir un homme à la belle et noble physionomie qui, une faucille en main, élaguait les branches d'une haie trop touffue.

C'était vers le soir. Le soleil commençait à décliner. Tout se taisait; la cigale suspendait son cri infatigable, et les oiseaux avaient regagné leurs retraites.

Au moment où le maître quittait sa tâche d'un air satisfait, et allait rejoindre sa famille, il entendit sous une longue galerie d'arcades qui menait de la maison aux jardins retentir confusément la voix de quelques-uns de ses esclaves. C'étaient des exclamations de respect et de surprise mêlées de crainte. On distinguait particulièrement ces mots qui revenaient le plus fréquemment : « Un envoyé de l'empereur ! »

Bientôt, en effet, les esclaves parurent. Au milieu d'eux, marchait un courrier vêtu d'un costume de voyage et tout couvert de poussière. Il tenait un rouleau renfermé dans une boîte de métal précieux, retenue par des cordons de soie pourpre; et, dès qu'il aperçut Théodose, il dit : « Voilà le maître ! voilà celui à qui je dois remettre mon message. »

Théodose était ému : il avait bien reconnu un courrier de l'empereur. Quel motif avait pu rappeler son nom à Gratien ? Comment, après le long exil auquel lui, le fils du vieux capitaine injustement condamné, s'était réduit volontairement, comment pouvait-on penser qu'il existât encore; et à quoi bon s'être relégué dans le fond d'une province, loin de la cour impériale, loin de la source des faveurs et des dignités, si ce lieu tranquille devait être troublé par les volontés nouvelles du jeune César ? Mais un instant de réflexion amena dans l'esprit du comte Théodose un cours d'idées toutes différentes. Il se demanda si les courtisans, les méchants, les envieux n'avaient pas pris ombrage sinon de sa grandeur, — car elle n'existait plus qu'à l'état de souvenir, — du moins de son nom et du reflet de la gloire paternelle; si on ne lui avait pas expédié un ordre de mort. Cette pensée rapide lui traversa l'esprit sans ébranler sa constance. Il fit quelques pas vers la fontaine de marbre. Sa femme s'était levée respectueusement en le voyant s'avancer, et il allait lui adresser la parole quand l'enfant, apercevant son père, courut vers lui de toute la vitesse de ses petites jambes.

« Chère Flaccille !.. cher Arcadius !.. murmura Théodose. »

Il s'arrêta en les contemplant tour à tour.

« Mon ami, dit la vertueuse femme, vous paraissiez inquiet... Ne vous alarmez point du message que César Gratien vous envoie. Quels que soient les malheurs qui pourraient nous frapper, nous devons nous soumettre à la volonté de Dieu, du Dieu bon et tout puissant qui nous a appris à le connaître, à l'aimer, et nous invite à souffrir par l'exemple de ce qu'il a souffert pour nous.

— Flaccille, je ne vous le cacherai pas, de sombres pressentiments assiégeaient mon âme : le triste sort de mon père m'a trop bien instruit de la reconnaissance des maîtres du monde. Mais à présent je rougis de mon hésitation : lisons ensemble ce que m'écrit César. »

La lettre était amicale et pressante. Elle invitait Théodose à se rendre le plus tôt possible à Constantinople, sans lui indiquer la nature des services que Gratien attendait de lui.

« Je n'hésiterai pas, dit Théodose. Je sais quels dangers menacent l'empire : s'il ne s'agit que de ma vie, je suis prêt à l'exposer pour le service de mon prince. Adieu, chère retraite où j'ai trouvé le calme, et l'oubli des agitations publiques. Te reverrai-je jamais ?.. Et vous, Flaccille, Arcadius, vous qui êtes toute ma joie, pourrai-je encore vous presser dans mes bras ?.. »

Il fit à la hâte quelques dispositions, confia à un ami prudent la direction de sa maison et partit avec une faible escorte.

A peine arrivé, il recevait le commandement d'une armée et allait combattre sur le Danube les Goths et les Sarmates confédérés. La bataille fut acharnée, mais la victoire ne resta pas longtemps indécise : les Barbares mis en déroute complète furent presque tous anéantis. La nouvelle, d'un triomphe si rapide fut rapportée par Théodose même, et déjà les envieux disaient que cet avantage était imaginaire, quand Gratien qui, de Sirmium où il résidait alors, avait fait prendre les plus sûres informations sur la bataille, appela auprès de lui son nouveau général et lui dit, en présence de sa cour :

« Théodose, il est vrai et très-vrai que vous avez arraché la patrie à un grand péril : je rends hommage devant tous à la victoire éclatante que vous avez remportée avec l'aide de Dieu. Mais tout n'est pas fini, et je sais combien nous sommes menacés de toutes parts ; je sais que cette barrière du Danube n'arrête plus les Barbares, et que celle du Rhin comme celle du Tigre et de l'Euphrate seront bientôt franchies. Il faut leur opposer la barrière non-seulement du nombre et de la valeur des légions, mais encore et surtout de l'expérience des capitaines ; il faut que l'autorité soit présente partout dans sa vigilance infatigable. Mais un seul empereur assisté d'un très-jeune frère ne suffit pas : j'ai résolu d'associer à l'empire, en lui confiant l'Orient, un homme dont le nom, les exploits, les vertus sont des garanties sérieuses, un homme qui, en acceptant cet honneur, sache bien que c'est une œuvre de dévouement qu'il accepte, puisqu'il faudra qu'il regagne pied à pied sur les Barbares le terrain perdu depuis tant d'années. Vous avez deviné déjà, comme Théodose, que je voulais parler de vous ?

— De moi !.. s'écria Théodose tout ému.

— Oui, de vous, ajouta le prince. »

Et, étendant la main vers une cassette de bois pré-

cieux que tenait un grand officier du palais, il y prit un diadème d'une richesse et d'une beauté incomparables.

Théodose, au lieu de présenter son front pour y laisser attacher le diadème, ne put comprimer l'expression de sa tristesse et de son effroi.

« Ah ! quel fardeau voulez-vous m'imposer, seigneur ! s'écria-t-il. Quand Votre Eternité m'a rappelé de l'exil, je n'ai pas hésité à accourir ; mais à présent que la paix est rendue à l'empire, puis-je vous plaire de me laisser retourner paisiblement dans ma villa auprès de ma femme et de mon fils. Daignez conférer à un autre que moi ce titre d'auguste, ce diadème si désiré, et que seul peut-être ici je n'ambitionne pas.

— Théodose, dit Gratien, vous contristeriez notre cœur en maintenant votre refus ; vous paraîtriez mettre votre intérêt au-dessus de celui de l'empire. N'hésitez pas davantage, et devenez souverain par un dernier acte de soumission et d'obéissance.

— J'accepte donc, dit Théodose en s'inclinant, et puisse Dieu bénir un aussi grand sacrifice !

— A vous l'Orient, la Thrace, la moitié de l'Illyrie avec Thessalonique pour capitale.

— Je tâcherai de rendre bon compte de ce dépôt précieux.

— En attendant, allons demander à Dieu son appui et ses clartés. De ce moment, Théodose, vous êtes l'arbitre du sort de la moitié de l'empire, et vous devez songer que le sang de Trajan coule dans vos veines. Comme lui vous aurez à vaincre souvent, et souvent aussi à pardonner. »

III

Onze ans s'écoulèrent depuis le jour où le nouvel empereur prit possession d'une autorité à laquelle il devait rendre son véritable éclat. Dès les premiers jours, le philosophe païen Libanius, ami de Julien l'Apostat, avait osé solliciter Théodose en faveur de l'idolâtrie, le presser de venger la mort de Julien et de rétablir sur leurs autels les dieux du paganisme. « Le silence des oracles est, disait-il, une marque sensible de la colère de ces dieux, qui ne daignent plus donner de conseils aux hommes. » Mais Théodose méprisa cet imposteur ; car il avait pour se diriger une foi éclairée, et il possédait l'amitié précieuse d'Ambroise, le vertueux évêque de Milan. Et vainement aussi les courtisans disaient-ils, sur le bruit d'une conspiration : « Notre premier soin est de songer à la conservation du prince. » Théodose, enclin à la clémence, répondait : « Songez plutôt à sa réputation ; l'essentiel pour un prince n'est pas de vivre longtemps, mais de vivre bien. » Tout dans sa conduite répondait à ces nobles déclarations. Veiller au choix de magistrats intègres, diminuer les impôts, établir des lois sages, flétrir les abus du cirque, réprimer le luxe et l'insolence des comédiens, des rhéteurs, des joueurs de lyre, des cochers de l'hippodrome, rechercher la société des écrivains distingués, ouvrir son palais au pauvre et ne renvoyer personne sans un bienfait ou une consolation, donner l'exemple de la frugalité et de l'économie, telles étaient les règles de sa conduite. Et comment eût-il pu s'écarter de ces principes si purs et si droits quand Flaccille, son ange gardien, ne cessait de lui répéter : « Ne perdez jamais de vue ce que

vous avez été et ce que vous êtes ! » Un trait suffira pour achever de le peindre : dans les trois premières années de son règne, il ne condamna personne à mort. S'il fit usage de son pouvoir, ce fut pour rappeler les exilés, faire grâce aux coupables dont l'impunité ne tirait pas à conséquence, relever par ses libéralités les familles ruinées et remettre ce qui restait à payer des anciennes contributions. Sa douceur envers ses sujets n'était égalée que par son énergie contre les Barbares, dont sans relâche il réprimait les incursions. Mais comme il faut que pour tous les hommes, pour ceux qui sont revêtus de la pourpre aussi bien que pour les plus humbles sujets, les épreuves marchent à côté des prospérités, un cruel événement devait, en frappant Théodose, le laisser isolé sur ce trône où il avait épuisé ses forces à combattre tour à tour les ennemis du dedans et ceux du dehors, les schismatiques aussi bien que les barbares. Sa bienfaisante compagne, cette Flaccille qui avait offert l'exemple vivant de toutes les vertus, succombait à Scotume en Thrace, où elle était allée prendre les eaux minérales.

Toute la ville de Constantinople est dans un deuil profond. Les places, les rues sont encombrées par la foule. On n'entend que les exclamations du regret, on ne voit que les larmes des pauvres, tant aimés par Flaccille, des convalescents soignés par elle dans les hôpitaux et à qui elle rendit les plus humbles offices, des prisonniers qu'elle fit délivrer ; et plus d'un indigent rappelle ces belles paroles prononcées par la sainte impératrice : « Ce que je donne aux pauvres est pour le compte de l'empereur, à qui l'or et l'argent appartiennent. Il ne me reste que le service de mes mains pour m'acquitter envers celui qui nous a donné l'empire et qui nous a transporté ses droits. »

Théodose fit venir son fils Arcadius et le contempla d'abord avec une gravité triste.

« Vous régnerez un jour, lui dit-il. Rappelez-vous, par le souvenir de ce que peuvent souffrir ceux qui siègent sur la pourpre, quelle est l'instabilité des choses de ce monde. Gratien qui me mit le diadème sur le front a péri, détrôné par l'usurpateur Maxime que je saurai châtier s'il plaît à Dieu. Les diadèmes sont lourds à porter. Partout s'élèvent des cris de détresse ; partout les villes tombent sous le fer et le feu. Votre mère, ô mon fils, vivrait encore si les tourments du rang impérial n'avaient consumé la paix de son âme. Ayez toujours présent à la pensée son souvenir vénéré. Pour bien régner sur les autres, il faut savoir régner sur soi-même. C'est un devoir commun à tous les hommes, il est vrai ; mais vous devez apprendre pour l'univers ce que les particuliers n'apprennent que pour eux-mêmes. Songez qu'un jour vous serez placé sur un théâtre éclatant de lumière, et que là vous serez environné de regards perçants qui pénétreront jusque dans votre cœur. Et ne comptez pas que la renommée vous fasse aucune grâce : soyez clément comme Dieu même, prudent sans défiance, vrai et sincère ; faites le bien que vous souhaitez qu'on dise de vous, sans vous inquiéter si l'on vous rend justice. L'amour de vos sujets sera votre garde la plus sûre. »

Ces sages paroles ne devaient que trop tôt recevoir un démenti de celui-là même qui les avait prononcées, tant les événements emportent l'esprit humain hors des règles qu'il s'est tracées ! Théodose avait cherché

une distraction à ses peines dans un voyage en Italie, et il se trouvait à Milan avec son fils lorsqu'il reçut une nouvelle terrible. Les habitants de Thessalonique s'étaient mutinés, sur un léger prétexte, et avaient massacré plusieurs magistrats.

Théodose oublia qu'autrefois, à la suite d'une sédition plus grave peut-être, il avait pardonné aux habitants d'Antioche.

C'est qu'alors il était guidé, soutenu par les conseils de Flaccille ; tandis que maintenant, en face de l'émeute insolente, il subissait les avis dangereux de Rufin, maître des offices dans le palais ; Rufin, l'un de ces ambitieux sortis de familles obscures et qui, pour se faire auprès du maître un titre de leur zèle, se donnent l'air d'être les plus ardents défenseurs de son autorité.

Ambroise, le saint évêque de Milan, était accouru vers Théodose. Il avait à la bouche des paroles de miséricorde.

« Pardonnez, mon fils, pardonnez à des enfants égarés. Soyez clément envers vos sujets comme le Christ fut clément envers ses bourreaux. Je sais, et j'en tremble d'avance, que vous méditez un châtiment sévère : ne laissez point tomber sur la tête des coupables le glaive que vous tenez suspendu ; et rappelez-vous que si malgré mes prières vous cédiez aux instances de vos conseillers, vous ne tarderiez pas à vous en repentir. »

Sitôt que l'évêque se fut éloigné, n'emportant que des paroles vagues, Rufin se montra, tenant les *testes*, ou tablettes, que l'Empereur devait sceller pour les envoyer ensuite à Thessalonique.

« L'ordre est prêt, dit-il ; il n'y manque plus que le cachet impérial.

— Rufin, dit Théodose, ne précipitons rien. Ambroise sort d'ici...

— Et sans doute la volonté de l'évêque sera plus forte que celle de César !

— Ambroise n'a usé que de la prière ; c'est la seule arme de ce noble vieillard.

— Je le respecte, et je serais le premier à m'agenouiller devant le prélat ; mais il s'agit des affaires de l'Etat, il s'agit de la plus odieuse sédition ; et si l'Empereur venait à faiblir, n'y aurait-il pas là un encouragement à d'autres révoltes ? Il faut que les habitants de Thessalonique expient leur crime d'une manière exemplaire. Le *silentiaire* (1) est prêt à partir. »

Théodose confirma l'ordre, que Rufin emporta avec une joie mal dissimulée.

Le soir même, ayant reçu une longue lettre d'Ambroise, qui le félicitait sur le changement de ses dispositions, et l'engageait à y persévérer en lui rappelant la plupart des actes de clémence de son règne, Théodose, se sentit percé de douleurs et de remords.

Il envoya à la hâte deux nouveaux courriers pour révoquer ses premiers ordres : il était trop tard.

Une course de chars a été annoncée, à Thessalonique, pour le lendemain. Pendant la nuit, les soldats préparent leurs armes. Le peuple court au cirque, sans s'apercevoir du cercle de fer dont il est entouré. A un signal donné, les soldats poussent un

(1) Officier du palais qu'on chargeait des messages secrets.

grand cri, et s'élançant sur la multitude. On frappe, on égorge, on précipite; les habitants renfermés dans cette vaste enceinte, accumulés les uns sur les autres, ne forment plus bientôt qu'un vaste monceau où les blessés et les vivants sont confondus avec les morts. Ceux qui espèrent trouver leur salut dans la fuite sont poursuivis avec acharnement; Thessalonique est jonchée de cadavres. Effroyable mêlée, où ni l'âge ni le sexe n'est respecté, où la fureur s'accroît par son excès même; où une clameur d'épouvante et une clameur de rage se confondent et montent ensemble jusqu'au ciel! Trois heures de carnage suffisent à peine pour fatiguer les bourreaux. Ils s'arrêtent enfin devant l'hécatombe de quinze mille infortunés!...

IV

Tremblant lui-même à la pensée de l'affreuse exécution qu'il avait provoquée, Théodose s'était retiré, avec quelques-uns de ses amis, dans une villa à quelque distance de Milan. A peine la nouvelle de cet effrayant accomplissement de ses ordres était-elle parvenue en Italie, qu'une lettre d'Ambroise venait rappeler le prince au sentiment de l'énormité de sa faute.

Mais Théodose n'avait pas attendu ces lignes sévères pour ressentir un repentir profond et verser des larmes amères sur le sort de ses sujets égorgés. Il lut rapidement la lettre de l'évêque, courut à Milan et marcha droit à l'église. Au seuil même, sous le portique, veillait Ambroise, entouré de son clergé.

On eût dit l'ange armé de l'épée flamboyante qui, après le départ d'Adam et de sa triste et coupable compagne, se tint à la porte de l'Eden pour en fermer à jamais l'entrée.

L'éclair de l'indignation brillait dans les yeux du prélat; sa barbe argentée, ses longs cheveux blancs semblaient avoir reçu le reflet d'un rayon céleste.

« Arrêtez, prince, dit-il; voulez-vous entrer dans la maison de Dieu? »

— Tel est mon vœu, murmura Théodose; je viens me courber devant le maître des hommes.

— Quoi! ne sentez-vous pas encore tout le poids de votre péché?

— Je comprends combien ma colère a été dure et implacable, et j'en gémiss.

— Ah! ce n'est pas assez. Croyez-vous qu'il vous suffira de reconnaître un si grand crime, et que votre titre d'empereur vous donne le droit d'échapper à la pénitence et à l'humiliation d'un cœur contrit? Rentrez en vous-même; considérez la poussière dont vous êtes sorti, et où chaque instant de la vie tend à vous replonger. Souverain de l'empire, mais mortel et fragile, vous commandez à des hommes de même nature que vous et qui servent le même maître : c'est le créateur de cet univers, le roi des empereurs comme du dernier de leurs sujets. De quels yeux verrez-vous son temple, vous dont les mains fument encore du sang innocent? Retirez-vous, Théodose; n'ajoutez pas le sacrilège à l' homicide. Acceptez la chaîne salutaire de la pénitence que vous impose, par ma voix, la sentence du souverain juge. En la portant avec soumission, vous y trouverez un remède pour guérir vos plaies plus profondes encore que celles dont vous avez affligé Thessalonique.

— Souffrirez-vous, César, qu'on vous tienne devant le temple un pareil langage? dit Rufin, qui avait peine à contenir sa colère.

— Ce langage, répondit Théodose, sort de la bouche de Dieu lui-même. Oui, c'est Dieu qui parle, et mon devoir est de me soumettre. Retournons au palais. »

La foule était muette et consternée; ses rangs s'ouvraient devant l'Empereur sans qu'on entendit aucun cri sortir de ses lèvres, naguère si prodigues des clameurs de l'enthousiasme.

Durant huit mois entiers, Théodose resta enfermé dans la retraite où il s'était plongé volontairement; huit mois de solitude, de deuil et de larmes; huit mois de recueillement et de méditation.

A cette époque, il était d'usage que les pénitents ne fussent publiquement réconciliés que vers la fête de Pâques. Aux approches de Noël, Théodose sentit redoubler sa mélancolie... Il ne pouvait plus attendre.

« Il est impossible que je continue de vivre ainsi, dit-il à Rufin, sans songer que cet homme prenait une médiocre part à sa douleur. Je gémiss et je pleure de voir que le temple de Dieu est ouvert aux plus humbles de mes sujets et qu'ils y pénètrent sans crainte, tandis que l'entrée m'en est interdite et que le ciel même où prie Flaccille est fermé pour moi! »

Le maître des offices répondit avec un sourire confiant :

« Tranquillisez-vous, César; j'irai, si vous le permettez, trouver l'évêque et l'engager à vous affranchir de vos liens.

— Il n'y consentira pas, s'écria le prince; je connais Ambroise et je sens la justice de son arrêt. Jamais il ne violera la loi divine par déférence pour la majesté impériale. »

Rufin insista, et, sur le consentement de Théodose, il se rendit auprès d'Ambroise.

A peine le saint vieillard eut-il aperçu le courtisan, qu'il laissa éclater son indignation. Il lui reprocha son audace et le flétrit comme le principal auteur des désastres de Thessalonique, comme celui-là même dont les conseils pernicieux avaient détourné Théodose de ses sentiments habituels de pardon et de clémence.

Interdit, muet devant cette parole sévère, Rufin se tourna vers un de ses officiers et lui ordonna d'aller en toute hâte prévenir l'Empereur de ce qui était arrivé. Mais déjà Théodose s'était mis en marche, et il parut au bout de quelques instants sur la place, que la foule inondait.

Ambroise le vit et s'avança vers lui comme pour défendre l'entrée du temple.

« Prince, dit-il, croyez-vous que huit mois d'expiation aient suffi à votre faute? C'est à peine si des années entières pourraient la racheter. Ne venez donc pas faire violence à la discipline de l'Eglise, en prétendant vous affranchir de la pénitence.

— Non, répondit Théodose, je ne viens pas ici pour violer les lois de l'Eglise, mais pour vous conjurer d'imiter la clémence du Dieu que nous servons et qui ouvre la porte de sa miséricorde aux pécheurs contrits. Il a vu mes larmes; il sait aussi que pour le servir dignement je n'ai cessé de combattre et d'extirper les derniers restes de l'idolâtrie païenne. Peut-être, en considération des actes de ma vie entière,

daignera-t-il me pardonner le crime d'un jour d'égalité. C'est en vous que j'espère, c'est à vous d'appliquer le remède sur mes plaies. Au nom du ciel, mon père, prenez pitié de moi ! »

Ambroise, touché, se recueillit, puis répondit d'un accent ému et paternel :

— Eh bien, puisque la colère des souverains et l'égaré des juges humains peuvent produire les plus funestes conséquences, promettez-moi d'ordonner que désormais les sentences de mort et de confiscation ne seront exécutées que trente jours après avoir été prononcées, pour laisser à la raison le temps de revenir à l'examen et de réformer des jugements trop souvent précipités.

— En présence de Dieu et des hommes, j'en prends l'engagement, dit Théodose.

— Et moi, dit Ambroise, je vous permets de rentrer, purifié, dans la maison de Dieu. Suivez-moi, mon fils. »

Les portes s'étaient ouvertes. Théodose entra, et s'étant prosterné en se frappant la poitrine, il prononça à haute voix ces paroles de David : « Mon âme est demeurée attachée à la terre ; rendez-moi la vie, Seigneur, selon votre promesse. »

Puis il se dirigea vers le trône épiscopal, où Ambroise s'était placé entouré de tout son clergé, et là, le visage inondé de larmes, il reçut l'absolution (1).

La foule qui remplissait l'église s'était agenouillée respectueusement, et bientôt il n'y eut plus qu'une prière d'amour pour le grand coupable réconcilié, et de reconnaissance pour le Dieu clément qui lui rendait ses bénédictions.

ALFRED DES ESSARTS.

(1) Cette scène a été retracée par le peintre Subleyras, dans un tableau dont nous offrons la gravure à nos lecteurs, et qui se trouve au Musée du Louvre. — Pierre Subleyras, né à Uzès en 1699, élève d'Antoine Rivalz, remporta à Paris, en 1724, le grand prix académique sur le sujet du *Serpent d'airain*. Parti pour Rome en 1728, il s'y maria à donna Felice Tibaldi, qui excellait dans la miniature. Les Académies de Saint-Luc et des Arcadiens le reçurent parmi leurs membres. Subleyras eut l'honneur de voir un de ses tableaux exécuté en mosaïque pour Saint-Pierre de Rome. Il mourut dans la ville éternelle, à l'âge de cinquante ans. On ne dit pas qu'il ait formé d'élève d'un talent distingué.

THÉODORE DE NEUHOF

Explication de l'Énigme Historique de Septembre.

La lutte acharnée des Corses contre les Génois, leurs oppresseurs, durait depuis sept ans; abandonnés de toute l'Europe, les premiers venaient de se constituer en république, sous la protection de la Sainte-Vierge, lorsqu'en 1736, un bâtiment, sous pavillon anglais, débarqua au port d'Aleria le baron Théodore de Neuhof.

Né à Metz en 1690, d'un gentilhomme westphalien, Théodore de Neuhof avait été attaché comme page à la duchesse d'Orléans, puis, il était entré au service de la Suède. Là, son talent pour les négociations l'avait fait remarquer du ministre favori de Charles XII, du baron de Goïats, qui l'avait employé dans plusieurs missions secrètes en Angleterre. Pendant plusieurs années, Théodore mena une vie agitée, tantôt mêlé à de grandes affaires politiques, tantôt en proie aux soucis de la pauvreté et poursuivi par d'impitoyables créanciers. Il se fixa enfin à Florence. Là, les affaires de la Corse attirèrent son attention; il se lia avec quelques chefs corses, il les séduisit par ses promesses et ils s'engagèrent à le placer à leur tête. Fort de ces promesses, il parcourut le continent, il chercha auprès de toutes les cours des ressources pour la Corse,

mais il échoua partout. Le bey de Tunis, auquel il s'adressa en désespoir de cause, se laissa persuader, et lui donna un vaisseau, quelques armes et un millier de sequins. Le vaisseau arbora effrontément le pavillon anglais et se présenta devant l'île de Corse. Théodore annonça aux habitants qu'il venait chasser les Génois et qu'il arrivait muni de trésors immenses. Il répandit dans le peuple quelques sequins; à ces chasseurs aux pieds nus il fit présent de bons souliers de cuir, ce qui leur parut une magnificence toute royale, et il n'eut pas de peine à captiver la confiance publique. On le proclama roi sous le nom de Théodore I^{er}, on frappa à son effigie quelques monnaies, il eut une cour et des ministres. Il fit acte de souveraineté en promulguant des lois, en distribuant des brevets de noblesse et en créant un ordre de chevalerie. Il fit mieux, il battit les Génois sur plusieurs points; mais les secours qu'il avait promis n'arrivant pas, la confiance publique s'ébranla peu à peu; il s'en aperçut et il quitta l'île, pour presser l'arrivée de ces forces alliées qu'il avait annoncées à son peuple. Il mendia par toute l'Europe un appui qu'il ne put obtenir; à Amsterdam, un créancier le fit jeter en

prison; des juifs, à qui il avait promis le commerce exclusif de l'île, l'en tirèrent : il essaya, à deux reprises, de rentrer en Corse, mais sans pouvoir y réussir, et le malheureux roi dut reprendre sa vie errante. A Londres, d'autres créanciers le poursuivirent, il languit sept ans en prison, en proie à une profonde misère. Enfin, Horace Walpole ouvrit en sa faveur une souscription qui lui donna les moyens de subsister jusqu'à sa mort, arrivée en 1753. On l'enterra sans pompe dans le cimetière de Westminster et on mit sur sa tombe une épitaphe terminée par ces mots que nous avons cités : *La fortune lui donna un royaume et lui refusa du pain.*

La Corse, qui lui avait donné ce titre illusoire de roi, après avoir été possédée, depuis la chute de l'em-

pire romain, par les Vandales, les Goths et les Lombards, était devenue à peu près indépendante vers le huitième siècle. Plus tard, les papes s'en déclarèrent suzerains; en 1092, Urbain II la vendit aux Pisans, à qui Gènes disputa cette concession, et après de longues tentatives, les Génois s'emparèrent de l'île en 1481. Cette domination fut odieuse aux Corses, et pendant trois siècles, ils essayèrent d'en secouer le joug. En 1753, sous les ordres de Pascal Paoli, ils réussirent enfin à arracher aux Génois la plus grande partie de l'île, et Gènes, bien déchue alors de son antique splendeur, céda ses droits sur la Corse à la France. En vain les Corses voulurent résister, ils devinrent Français, et de cette île soumise sortit, quelques années plus tard, le maître de l'Europe.

BIBLIOGRAPHIE

DE L'ÉDUCATION

Par Mgr DUPANLOUP,
De l'Académie Française (1).

— 630 —

Le livre dont nous venons vous entretenir aujourd'hui s'élève bien au-dessus de la sphère de nos appréciations habituelles : aussi ne le toucherons-nous qu'avec un religieux respect : le juger serait téméraire, et il y aurait de la présomption jusque dans les louanges que nous prétendrions lui donner. Tracé par la plume d'un des plus savants évêques de France, qui chérit la jeunesse comme la chérissaient Bossuet et Fénelon, il traite de l'éducation, cette grande œuvre, à son point de vue le plus élevé et dans ses racines les plus profondes; ce livre est le fruit d'une longue expérience et d'une étude attentive de l'enfance, car, avant que d'être évêque d'Orléans, Mgr. Dupanloup a dirigé longtemps, et avec le plus éclatant succès, le petit séminaire de Paris, et un grand nombre de familles ont conservé le souvenir de l'habile et pieux instituteur à qui elles doivent les vertus et les talents de leurs fils. Presque toutes, vous serez mères un jour, nous pouvons donc choisir dans le livre du savant prélat quelques pages éloquentes qui parleront à votre cœur et à votre intelligence, et qui vous feront comprendre, dès aujourd'hui, la gravité, la majesté des devoirs que la jeune fille accepte au pied de l'autel, le jour où elle se marie, où elle quitte sa famille pour aller fonder une famille à son tour.

Nous ne pouvons, à notre grand regret, analyser dans ces colonnes où la place est limitée, ce livre sérieux et fort, où les nobles pensées abondent, où des observations piquantes ou profondes provoquent tantôt

le sourire et tantôt la réflexion, où des souvenirs touchants, échappés du cœur paternel de l'évêque feront pleurer d'attendrissement toutes les mères, et dont le style, élégant et mâle, montre assez à quelles sources l'écrivain s'est inspiré. Nous passerons donc sous silence, les chapitres qui traitent de l'*Éducation*, de sa nécessité, de son but, de sa nature; ceux qui parlent de l'*Enfant*, et qui en parlent si bien, avec un amour si tendre, une émotion si contenue, une connaissance si approfondie, et nous emprunterons au livre deuxième, qui traite du *Père*, de la *Mère* et de la *Famille*, quelques passages qui seront lus, nous n'en doutons pas, avec le plus vif et le plus respectueux intérêt. Vous êtes filles, vous serez mères, écoutez ce que ce grand évêque dit de la *Mère*.

« Une mère! c'est, dans une grandeur plus modeste, mais non moins divine, ce qu'il y a de plus vénérable, de plus généreux, de plus doux sur la terre.

» Une mère, c'est-à-dire, cette faible et sublime créature, choisie par le plus merveilleux des privilèges, et associée si intimement au Dieu du ciel, pour porter dans son sein et nourrir de son lait des êtres mystérieux, destinés à posséder un jour ce Dieu lui-même, dans la gloire de son éternité.

» Une mère! ah! aujourd'hui encore, même depuis la chute originelle, la couronne de la dignité maternelle est belle et sainte : cette couronne descend des cieux, c'est Dieu qui la dépose sur le front de la vertu, et quand rien n'en flétrit la splendeur, ce diadème paraît plus brillant aux yeux et pèse moins au cœur que celui des rois.

» Demandez à cette mère, si elle échangerait son heureuse maternité contre les plus hautes fortunes, contre une des couronnes de la terre.

» De là vient que les Écritures ont un si magnifique langage lorsqu'elles nous représentent les gloires de la dignité maternelle, et cet admirable ministère de bonté et de sagesse, de conseil et de persuasion, de douceur et de grâce, que la femme chrétienne remplit au sein de la famille humaine.

» Et tant de biens, cette faible femme les puise sans

(1) Deux volumes in-8°, 15 francs, chez Lecoffre, 29, rue du Vieux-Colombier, Paris.

efforts dans les inspirations de l'amour maternel, dans les trésors de ce cœur que Dieu lui a fait à part; et c'est de là qu'elle les répand à flots inépuisables sur tout ce qui l'entoure.

» Mais qu'est-ce donc que cet amour maternel? qui dira sa force et sa tendresse, sa magnanimité et sa puissance? qui dira ses joies, son énergie et ses prodiges? Même depuis le péché, les joies de cet amour sont si pures et si ineffables, que le Fils de Dieu, le Saint des Saints, nous les présente comme l'image la plus vive des joies célestes et éternelles. *Votre cœur, dit-il, se réjouira comme le cœur d'une mère et nul ne vous ravira votre joie. Lorsqu'une mère donne le jour à un fils, sa peine est grande, elle souffre... mais lorsque son fils est né, elle ne se souvient plus de ses angoisses, tant sa joie est vive et profonde!*...

» Aussi, parmi les tendresses de la terre, il n'en est point qui ait quelque chose de vénérable et de céleste comme l'amour maternel. Je le dis sans hésitation, c'est ici-bas le pur amour! Mères chrétiennes, ne craignez point que vos enfants usurpent dans vos cœurs la place que Dieu s'est réservée. Aimer vos enfants, c'est aimer Dieu qui vous les donna; aimer vos enfants, c'est aimer Dieu qui vous les conserve; aimer vos enfants, c'est aimer ces âmes immortelles que Jésus-Christ a rachetées de son sang!

» Cet amour est si admirable, il a quelque chose de si profond, de si divin, il découle si sensiblement du cœur de Dieu même et des entrailles de son infinie bonté, qu'on peut dire sans exagération que le cœur des mères est le plus bel ouvrage de ses mains; du moins, Dieu semble n'avoir pu trouver dans toute la nature une plus douce, une plus vive image de son amour pour nous. Voyez, quand il veut attirer à lui les âmes égarées: *Venez à moi, dit-il, comme une mère caresse et console son jeune et unique enfant, je vous consolerai, je vous porterai, je vous allaiterai dans mon sein, sur mes genoux, comme une mère. Le Créateur a tant fait pour le cœur des mères, qu'il a craint, si j'ose le dire, qu'on ne s'y trompât: une sorte de jalousie s'est emparée de lui, et il a affirmé plusieurs fois qu'il était encore inconnu que la plus tendre mère. Et de là l'expression suprême de sa tendresse, et le dernier effort de son amour pour nous persuader. J'aurai compassion de vous, plus qu'une mère. Une mère peut-elle oublier son enfant, et n'avoir pas de pitié pour le fils qu'elle a porté dans ses entrailles? Non; eh bien! quand même elle, votre mère, vous oublierait, moi, je ne vous oublierai jamais...*

» Ajouterai-je enfin que l'amour des mères est le plus généreux, le plus désintéressé de tous les amours? Pour moi, qui, en admirant cet amour, ai dû souvent lutter, dans l'œuvre de l'Éducation, contre ses aveuglements et ses faiblesses, je dois dire que son désintéressement du moins m'a toujours offert et offre encore à mon admiration quelque chose qui serait inexplicable, s'il n'était divin.

» Un jour, on a trouvé dans un de ces obscurs réduits de Paris, au dernier étage d'une maison reculée, une femme et un enfant. L'enfant vivait encore.... mais la femme était morte à côté de lui. Et un morceau de pain échappé de ses mains défaillantes, et qu'elle avait présenté, mourante, au pauvre enfant, attestait que le dernier soupir de son cœur, le suprême effort de sa vie, son dernier regard avait été pour le

fils de ses entrailles. Cette malheureuse et sublime créature était une mère!

» Et maintenant, que dire des douleurs de la dignité maternelle! Elles sont ineffables comme ses joies. Quand cette couronne se brise ou se flétrit, quand une jeune et tendre fleur en est arrachée, quand cette douceur se change en amertume, quand cette joie est refoulée et trahie; quand la pauvreté, l'abandon ou la mort viennent fondre sur cette mère et lui ravir ce qu'elle a de plus de cher au monde, ah! alors, il se fait un profond silence dans cette âme, un silence de désolation; sur ce front découronné passent des nuages sombres qui semblent cacher des foudres, et puis bientôt, la tempête éclate. Non, rien n'est plus auguste et tout à la fois plus tendre et plus terrible que le cri de la douleur maternelle! Je l'ai entendu quelquefois. Il est vénérable, il est redoutable; il a une majesté qui étonne et un éclat qui déchire; c'est un sanglot de l'âme qui domine et qui saisit, qui pénètre et qui brise. Il n'y a pas de créature si sauvage, ni de férocité si extrême qui ne cède à ce cri. La plus humble des femmes devient une lionne, quand on lui arrache son enfant. Rends-moi mon fils, disait au lion de Florence, dans le transport de sa douleur, et à genoux, une mère éperdue; et le lion, saisi, épouvanté, déposa l'enfant aux pieds de sa mère!

» Ce cri vient d'une douleur si étrange, d'une si profonde et si irrémédiable douleur, que je n'en saurais révéler ici tout le mystère...

» Appelé, souvent, par mon ministère, à consoler les douleurs humaines, j'ai rencontré celle-là sur la terre: je n'ai presque jamais pu la consoler, je n'osais même pas l'entreprendre. Il paraît bien qu'il n'y a que le ciel où cette douleur s'efface. Il paraît qu'il y a dans le cœur et dans les entrailles des mères je ne sais quoi que Dieu connaît, mais qui demeure inconsolable et à jamais brisé. Il reste un déchirement qu'on ne peut guérir ici-bas, une plaie que le temps ne ferme point. Qu'est-ce? Je l'ignore: quelque chose de très-mystérieux et peut-être de divin, qui, froissé une fois par les douleurs de la terre, ne se remet bien que dans une vie meilleure. Peut-être quelque chose du cœur et des entrailles de Dieu même, de sa tendresse et de sa miséricorde. Ce qui est sûr, c'est que les plus vives joies de la terre ne le peuvent apaiser.

» *Ne m'appellez plus Noëmi, mais Mara*, disait autrefois une femme, une mère, longtemps exilée, dont ses concitoyens fêtaient le retour, car le Seigneur m'a remplie d'amertume. J'étais belle autrefois, on m'appelait Noëmi, aujourd'hui appelez-moi Mara, car le Seigneur m'a enlevé mes enfants.

» Et qu'on ne demande pas: Pourquoi tant souffrir dans une dignité si haute? pourquoi ces joies mêlées de tant de larmes? pourquoi des déchirements si profonds dans les entrailles qui nous donnent la vie? C'est un fait: nous seuls, chrétiens, l'expliquons par la déchéance originelle et par la grande loi de l'expiation, et, en ce moment, je n'ai voulu qu'une chose: rappeler ce que je sais des vraies grandeurs de la mère de l'homme.

» Qu'on raisonne tant qu'on voudra sur ces graves objets, c'est encore un fait que, depuis les abaissements de notre nature, une grande douleur patiente, et debout, est ici-bas la grandeur la plus digne de ce nom, la seule qui ait une dignité supérieure, devant laquelle tout se prosterner. Eh bien! je le dois ajouter:

cette grandeur, l'homme n'en est pas souvent capable; la femme, au contraire. Quand la foudre éclate et vient frapper une famille dans un fils bien-aimé, dans une fille chérie, combien de fois j'ai vu cela! L'homme, le père, succombe anéanti; la femme, la mère, est brisée, mais elle résiste; on voit qu'elle est faite pour souffrir, qu'elle en a une science profonde, et que, selon l'admirable parole des saints livres, on lui a appris tous les secrets de l'infirmité et de la douleur. Il y a en elle quelque chose qui demeure là immolé, mais toujours debout et invincible, au milieu des ruines de son cœur.

» Alors, toute la majesté même d'un père disparaît et s'efface devant la dignité de la douleur maternelle; et pour moi, en contemplant cette douleur, je compatissais sans doute, mais j'honorais encore plus; je respectais avec attendrissement les plus héroïques, les plus hautes, les plus réparatrices, j'ai presque dit les plus divines infortunes de l'humanité.

» Et qu'on ne me reproche pas de venir attrister ici la gloire et les joies de la dignité maternelle. Non: les femmes, les mères chrétiennes me comprendront, et bien qu'il y ait ici-bas des épines entrelacées aux joyaux de cette glorieuse couronne, c'est pour cela même que la femme évangélique la porte avec joie; elle en chérit les douleurs aussi bien que les gloires; elle sent que de là viennent les droits sacrés qu'elle possède à la vénération et à l'amour de ses enfants, aux respects de leur père, et au secours de Dieu.

» Et n'est-ce pas pour cela, enfin, que le Dieu du ciel et de la terre, le Père céleste a adressé aux fils de l'homme des exhortations si vives, et a consacré pour eux, dans un langage si simple et si profond, si touchant et si fort, les droits et la dignité de la douleur maternelle! *Mon fils, honore ton père, et n'oublie jamais les gémissements de ta mère. Si tu honores ta mère, c'est comme si tu amassais des trésors dans ton cœur.* Et que dire de cette extraordinaire puissance que Dieu a placée entre les mains des pères et des mères? *Les maisons des enfants s'élèvent par la bénédiction du père, mais la malediction de la mère les arrache jusqu'aux fondements!*

» Que dire de ces dernières paroles et de cette formidable différence? Ah! c'est que la mère, c'est l'amour: elle bénit, bénit toujours, mais quand cette vie pour laquelle elle eût donné la sienne se retourne contre elle, quand cet amour est vaincu et vient à maudire, c'est effroyable: il déracine, il tue!

» Voilà pourquoi je dirais souvent: Mes enfants, le sachant et le voulant, ne faites pas pleurer vos mères!

» Mais laissons ces tristes pensées. Grâce en soient rendues au ciel, il se rencontre souvent ici-bas un meilleur et plus doux spectacle, et c'est une consolation pour moi de le mettre en finissant sous les yeux de mes lecteurs: c'est celui que nous offrent les familles chrétiennes, celui que nous présentent les saints livres eux-mêmes, lorsqu'ils nous montrent les fils de la femme forte se lever avec transport, se presser à l'envi autour de leur mère, admirer sa vertu, sa sagesse, sa grandeur, et publier hautement qu'elle est bien heureuse! Les filles de Juda, ravies d'admiration, se lèvent aussi, dit le Prophète, joignent leurs louanges à celles de cette glorieuse famille, et s'écrient: Oui, les grâces sont trompeuses, la beauté est un éclat vain et fragile, mais votre sagesse et vos ver-

tus, ô heureuse mère, méritent une louange immortelle!

» Son époux, heureux et fier de sa noble et sainte compagne, et partageant le respect de ses fils et de ses filles pour leur mère, se lève à son tour, et lui, dont le cœur s'était tant de fois reposé sur elle avec bonheur, s'écrie: *Vous avez surpassé toutes les femmes par vos vertus!* Oui, vous étiez un trésor digne d'être recherché jusque dans les terres les plus lointaines, car depuis que vous êtes parmi nous, tous les jours de votre vie vous avez fait le bien, et jamais le mal.

» Telle est donc la gloire de la dignité maternelle! telle est la félicité pure de la famille humaine, sous les auspices et la protection de l'autorité divine. Tel est un père, telle est une mère; belle et sainte alliance de la force et de la douceur, de la puissance et de la grâce, de la sagesse et de l'amour, d'où naissent la vie, la sécurité, la joie, la douce paix, la noble abondance, la pieuse harmonie des vertus au foyer domestique, et enfin la grande loi du respect!

Quel tableau! quel exemple! quel encouragement! Ce beau portrait de la mère chrétienne nous semble bien placé dans un journal destiné aux jeunes filles; et après avoir emprunté cette noble page au livre de Mgr. Dupanloup, nous en extrairons aussi quelques réflexions, plus pratiques, sur les défauts et le soin qu'on doit prendre de s'en corriger pendant la jeunesse. Ceci s'adresse directement à nos jeunes lectrices: qu'elles veillent sur elles-mêmes, qu'elles recultivent leur âme et leur caractère, avant ces tristes jours où l'on se dit vainement: *Si vieillesse pouvait!*

« On ne se corrige guère de ses défauts que dans la jeunesse. Il n'y a qu'une voix à cet égard: les moralistes profanes comme les moralistes sacrés le proclament. Hélas! oui, il faut le reconnaître: on ne recueille dans l'âge mûr que ce qu'on a semé dans ses premières années. Quand la sagesse est enfin venue, on fait, en les déplorant, des fautes, qui sont les suites malheureuses de fautes anciennes. *Quand les hommes veulent quitter le mal, dit admirablement Fénelon, le mal semble encore les poursuivre longtemps; il leur reste de mauvaises habitudes, un naturel affaibli; ils n'ont plus rien de souple, et sont presque sans ressources naturelles contre leurs défauts.*

» Semblables, dit encore Fénelon, aux arbres dont » le tronc rude et noueux s'est durci par le nombre » des années, et ne peut plus se redresser, les hommes, » à un certain âge, ne peuvent plus se plier eux-mêmes » contre certaines habitudes qui ont vieilli avec eux » et qui sont entrées jusque dans la moelle de leurs » os; souvent ils les connaissent, mais trop tard; ils » en gémissent, mais en vain, et la tendre jeunesse » est le seul âge où l'homme peut encore tout sur lui-même pour se corriger.

» Mais ce qu'il faut constater de plus, et ce qui est déplorable, c'est que les défauts sont, chez nous, les principes de tous les maux, de tous les chagrins, de toutes les faiblesses, de tous les grands égarements, de tous les grands mécomptes, de tous les grands troubles de la vie... Cela est vrai partout, pour tous, dans les petites comme dans les grandes positions, pour le commerçant, pour l'ouvrier comme pour le ministre.

» Supposez dans une famille un défaut bien commun, l'esprit de contradiction: si c'est dans les petites choses, il en bannit la paix et le bonheur de chaque

jour; si c'est dans les grandes, il y amènera des discussions scandaleuses. Le simple taquinage, dans telle circonstance donnée, peut aller jusque-là.

» Supposez dans un homme la présomption jointe au défaut de jugement : on peut le dire, c'est un homme perdu. Supposez dans un autre le défaut d'ordre ou de mémoire, et avec cela de grandes affaires : c'est un homme ruiné. Ou bien, si c'est la mollesse endormie qui se réveille, on est sans précautions contre elle, elle devient effroyable tout à coup et précipite quelquefois dans des chutes affreuses. Ou bien si c'est la légèreté et la dissipation qui dominent, on vit sans règlement et sans ordre; le cœur se trouble, l'amour du monde l'emporte, toute vertu bientôt s'évanouit.

» L'exagère peut-être les périls des défauts : non, les plus excusables sont toujours bien à craindre. Qu'on écoute Fénelon ; voici les sages avis qu'il croyait devoir donner au duc de Bourgogne, à l'occasion d'un défaut bien simple et bien ordinaire : l'humeur.

» Ce sont les plus petits défauts qui diminuent et » défont les plus grands hommes, lui disait-il. Soyez » surtout en garde contre votre humeur : c'est un ennemi que vous porterez partout avec vous jusqu'à » la mort ; il entrera dans vos conseils et vous trahira » si vous l'écoutez. L'humeur fait perdre les occasions » les plus importantes ; elle donne des inclinations et » des aversions d'enfant, au préjudice des plus grands » intérêts ; elle fait décider les plus grandes affaires » par les plus petites raisons ; elle obscurcit tous les » talents, rabaisse le courage, rend un homme inégal, » faible, vil et insupportable. Défiiez-vous de cet ennemi. »

» Il ne faut jamais, je ne dis pas flatter, mais négliger un seul défaut, quel qu'il soit, quelque faible ou léger qu'il paraisse. Tout défaut flatté ou simplement négligé, croît et grandit en paix, et finit nécessairement par devenir un défaut dominant. Les suites peuvent en être incalculables : j'en ai de bien tristes exemples... »

Nous voudrions étendre ces extraits, mais que choisir dans un livre où chaque page serait à citer ? Il faut nous borner, et recommander à toutes les familles où notre journal pénètre cet ouvrage excellent, que l'amour de la jeunesse a inspiré, et qui, par sa tendresse et son onction, rappelle à la mémoire l'exclamation si connue de Fénelon : *O pasteurs d'Israël ! élargissez vos entrailles ! soyez pères : ce n'est pas assez, soyez mères !* Mgr. Dupanloup a réalisé ce vœu, et ses écrits, animés d'une si pure flamme, ne périront pas.

PARIS NOUVEAU (1)

Par M^{me} ADAM-BOISGONTIER



Parmi les événements de notre époque, si féconde cependant en grands drames, il en est un qui s'accomplit tous les jours sous nos yeux, et qui a le

(1) Chez Michel Lévy, rue Vivienne, 2 bis. Prix : 50 centimes.

privilege d'occuper immensément l'opinion publique. C'est la transformation du Paris gothique, noir et sombre, en une ville nouvelle, où le jour arrive, où la lumière se fait, et d'où les souvenirs du passé s'enfuient à tire d'aile, comme des oiseaux de nuit effrayés devant le soleil. Le décret de l'édilité parisienne, qui a voué au marteau vieux monuments et vieilles maisons, a eu son retentissement en Europe, l'Europe dont Paris est la capitale, et il a éveillé en France les esprits curieux du passé ou inquiets de l'avenir. Quelques-uns, les archéologues, ont recherché l'histoire de ces murs qui, debout depuis si longtemps, tombaient si vite sous le pic des maçons, et leurs savantes recherches ont reconstruit la vieille ville, qui s'en va, lambeau par lambeau, depuis les Thermes de Julien, jusqu'aux rues étroites, voisines du Louvre, qui ont vu les brillants favoris des Valois, et les *petits-maitres* qui suivaient le grand Condé. D'autres, les poètes, ont salué d'un hymne joyeux le soleil, visiteur nouveau qui apportait enfin sa carte de visite à ces noirs carrefours, et une de nos collaboratrices, dont l'aimable et spirituelle plume nous est chère à tous, a vu, dans la transformation de Paris, non-seulement l'avènement du soleil, mais celui du progrès et de la pensée. Elle a écrit de verve une pièce de vers, dans laquelle, sans dédaigner le passé, elle exprime ses aspirations vers l'avenir. Elle jette un coup d'œil sur le vieux Paris :

On l'aimait, sans nul doute, il en faut convenir,
Le Paris des vieux jours : on ne pouvait tenir,
Quatre, sinon pressés, dans ses sombres ruelles ;
A midi, maint bourgeois allumait ses chandelles,
Afin d'*autour* son drap ou compter ses *sols* d'or ;
Mais, que fait le rayon à qui tient le trésor !

Elle le décrit avec un certain amour rétrospectif, ce vieux Paris, tout en le raillant un peu, comme on raille ceux qu'on aime, et elle arrive à reconnaître que les besoins de notre temps ne sont plus ceux du moyen âge, et que cité et citoyens de nos jours ont besoin d'air, de lumière et d'espace. Elle énumère les progrès : l'air qui arrive au plus pauvre, frais et pur, tel que Dieu l'envoie ; l'eau qui

Court, jaillit et bondit, active, obéissante,
Abreuvant le granit, lançant dans l'air ses pleurs,
Qui retombe sur nous en moussieuses vapeurs ;

Elle s'émerveille devant les monuments respectés et debout, et plus beaux depuis qu'on les a dégagés des murs informes qui rampaient à leurs pieds :

... La Sainte-Chapelle,
Ce bijou, dont l'or pur, sur l'ardoise, étincelle,
Où la pierre, soumise à l'habile ciseau,
Du ciel bleu, se détache en vaporeux réseau,
Et fait qu'on met en doute, à la voir si légère,
Que des vents, elle puisse affronter la colère ?...
Et Saint-Germain d'Auxerre, et Saint-Eustache encor,
Et notre basilique, autre et rare trésor,
Dont les arceaux ont vu célébrer tant de fêtes,
Dont les tours à leurs pieds ont vu tant de tempêtes !
Et le vieux Saint-Gervais, rendant, à notre amour,
Ses chapitres ornés, sa façade et sa tour,
Que d'ignobles maisons dérobaient à la vue ;
Et la Bibliothèque, en rouge et blanc vêtue,
Inépuisable mine, écriin à tous ouvert,
Pouvant, enfin, montrer ses flancs à découvert !

Et s'acheminant du passé vers les temps modernes, elle admire les monuments de notre âge, colonne élevée à la victoire, arc-de-triomphe, où les émotions de vingt-cinq années de guerre sont écrites sur la pierre, statues, fontaines, églises, témoignages de notre foi, hôpitaux dédiés à Dieu dans ses pauvres ; elle admire surtout les écoles si nombreuses où l'enfant de la plus indigente famille peut puiser la science, qui peut le conduire à la gloire, et c'est un

cri d'espérance, adressé à l'avenir, qui termine cette poésie, écrite avec élan, et où se font remarquer un bon nombre de vers heureux et spirituels.... Nous espérons que nos jeunes lectrices, qui aiment en madame Boisgontier l'écrivain moraliste et l'auteur de tant de gais proverbes, voudront aussi la connaître comme poète, et liront cette intéressante brochure.

M. F.

Littérature Etrangère.

L'ASINO IN MASCHERA

FAVOLA.

Disse un asino : « Dal mondo
Voglio anch'io stima e rispetto ;
Ben so come. » E così detto,
In gran manto si sorrió ;
Indi a' pascoli comparve
Con tal passo maestoso,
Che all' incognito vistoso
Ogni bestia s'inclinò.
Lasciò i prati, e corse al fonte
E a specchiarsi si trattenne.
Ma sventura ! non contenne
Il suo giubilo, e ragliò.
Fù scoperto, e fino al chiuso
Fù tra' fischi accompagnato ;
E il Somaro mascherato
In proverbio a noi passò :
« Tu che base del tuo merto
Veste splendida sol fai,
Taci ognor, se no scoperto
Come l'asino sarai. »

AURELIO DE GIORGI.

L'ÂNE DÉGUISÉ

FABLE.

Un âne se dit un jour : « Je veux moi aussi conquérir l'estime et le respect du monde. Je sais ce qu'il faut faire. »

Cela dit, il s'enveloppa d'un grand manteau, puis il parut dans les pâturages, marchant d'un pas si majestueux, qu'à cet aspect nouveau toutes les bêtes s'inclinèrent.

L'âne quitte les prés, court à une fontaine et s'y mire. Mais, ô disgrâce ! il ne put contenir sa joie et se mit à braire. Il fut reconnu et reconduit avec des sifflets jusqu'en son logis. D'où est venu le proverbe de l'âne déguisé :

Toi qui fais de tes beaux habits la base unique de ton mérite, garde le silence si tu ne veux être reconnu comme l'âne.

M^{lle} LOUISE MERCIER.

SOUVENIRS D'UNE INSTITUTRICE

HISTOIRE D'UNE ÂME.

Deuxième article (1).

Loches, septembre...

Comme les jours de bonheur, les jours de soleil et

de lumière passent vite ! Nous voici à la fin de ce doux mois de septembre, plus doux aux bords de la Loire qu'ailleurs, plus doux au sein de la famille que dans les plus opulentes demeures ; le moment du départ approche à grands pas... Ma pauvre mère me cache

(1) Voir le numéro d'Août.

ses larmes, elle fait la forte pour me fortifier ; mais hier, j'ai surpris ses yeux fixés sur moi avec l'expression d'une douleur que je retrouvais tout entière au fond de mon âme ; oh ! quels sacrifices cruels la pauvreté impose aux cœurs qui savent aimer ! Léonide est déjà partie, mon tour va venir, et maman restera seule. Nous nous en allons, comme les feuilles chassées par le vent froid de l'automne, et l'arbre qui nous donna la naissance, l'arbre protecteur et chéri, reste dépouillé. Je me sens inondée de tristesse, et mon premier départ, quand j'allais vers Paris, vers l'inconnu, était moins pénible que celui-ci...

J'ai cependant bien employé ces belles vacances. Longues causeries, doux retours vers le passé, vagues et timides projets d'avenir, épanchements cœur à cœur entre la mère et les enfants, entre les deux sœurs si souvent séparées, rien ne nous a manqué ; mais combien elle me manquera à Paris, cette intimité confiante de la famille ! J'ai travaillé aussi, j'ai étudié, j'ai écrit un peu, j'ai lu beaucoup de vers, qu'une amie de ma mère nous prêtait : il en est, parmi eux, qui sont gravés dans ma mémoire, et je ne sais pourquoi, à l'approche des adieux, navrée jusqu'au fond du cœur par la peine de ma mère et par la mienne, je suis poursuivie partout par ces beaux vers de madame Valmore intitulés *le Pressentiment*. C'est comme un de ces airs dont la cadence se répète jusque dans nos rêves et qui semblent marquer la mesure de nos pensées :

C'est en vain que l'on nomme erreur
Cette secrète intelligence

Où, portant la lumière au fond de notre cœur,
Sur des maux ignorés nous fait gémir d'avance.
C'est l'adieu d'un bonheur prêt à s'évanouir,
C'est un subit effroi dans une âme paisible ;
Enfin, c'est pour l'âme sensible
Le fantôme de l'avenir.

Où, je t'ai vu couvert d'un voile noir
Aux plus beaux jours de mon jeune âge ;
Tu formais le premier nuage
Qui des beaux jours lointains enveloppa l'espoir.
Tout m'agitait encor d'une innocente ivresse,
Tout brillait à mes yeux des plus vives couleurs ;
Et je voyais la riante jeunesse
Accourir en dansant pour me jeter des fleurs.
Au sein de mes chères compagnes,
Courant dans les vertes campagnes,
Frappant l'air de nos doux accents,
Qui pouvait attrister mes sens ?
Comme les fauvettes légères
Se rassemblent dans les bruyères,
La saison des fleurs et des jeux
Rassemblait notre essaim joyeux.
Un jour dans ces jeux pleins de charmes,
Je cessai tout à coup de trouver le bonheur ;
J'ignorais qu'il fût une erreur,
Et pourtant je versai des larmes ;
En revenant, je ralentis mes pas,
Je remarquai du jour le feu prêt à s'éteindre,
Sa chute à l'horizon, qu'il regrettait d'atteindre ;
Mes compagnes dansaient... moi, je ne dansais pas...

Je ne copierai pas le reste... il semble que toutes les craintes que peut m'apporter l'avenir soient bu-

rinées dans ces vers qui résonnent sans cesse à mon oreille... O mon Dieu ! détournez le présage ! qu'elle vive celle par qui je vis (1) !

Loches, 30 septembre.

La dernière soirée vient de finir ! je pars demain à l'aube. Mon dieu ! paix et bénédiction sur cette maison, et pour l'enfant qui s'en va, force et courage !

Paris, 2 octobre 18...

Me voici de retour à Paris, dans ma classe, et fixée de nouveau à un devoir que je dois apprendre à chérir. Les élèves rentrent aussi ; pauvres petites ! que de cœurs gros ! que de soupirs et de larmes enfantines, amères pourtant, quoique promptes à se dissiper. Les *anciennes* se consolent assez vite ; elles reprennent leurs habitudes, elles retrouvent leurs compagnes, le plaisir de raconter l'emploi des vacances fait oublier que ces chères vacances sont finies. J'entends de tous les côtés, comme un feu croisé : — J'ai été aux bains de mer, moi, avec papa et maman. — Et moi à la campagne, près d'Orléans. Et toi ? — Oh ! moi, je n'ai pas quitté Paris, mais je me suis bien amusée. Et toi, Hermance ? — On m'a menée à la campagne, chez ma tante, mais j'y ai eu la rougeole, ce n'est pas amusant du tout... — Moi, j'ai voyagé ; je suis allée à Spa, dit une voix plus haute — et le récit des plaisirs de Spa domine tous les autres. Voilà les *anciennes* en bon train de se consoler, et s'il tombe encore quelques larmes, elles sont bientôt chassées par un franc éclat de rire. Mais les *nouvelles*, pauvres enfants ! pauvres petits oiseaux effrayés et dépayés ! Elles m'inspirent une grande compassion. Dans cette maison étrangère, entre ces grands murs, au milieu de ces enfants bruyantes et affairées, elles pensent à leur famille absente ; elles regrettent les caresses, les jeux, la familiarité de la maison paternelle ; elles cherchent un regard ami et ne le rencontrent pas toujours, elles qui, la veille, se cachaient sur les genoux de leurs mères, maintenant en larmes, livrées à la tristesse et au vide, ne trouvent personne qui cherche à les consoler... Dans ces premiers instants, la *nostalgie* du foyer les accable ; je comprends leur peine, je tâche de m'occuper de ces pauvres enfants, je cherche à les distraire, à leur rendre familières les habitudes du pensionnat ; mais quand, après les avoir distraites, je suis seule enfin, le soir, je prends leurs peines avec les miennes, et comme une enfant, je pleure en pensant à mon pays et à ma mère !

Novembre 18...

Je n'ai pas écrit depuis longtemps : la rentrée des classes demande un surcroît de travail ; mais ce travail est salutaire, il fortifie l'âme que des souvenirs trop tendres viennent souvent amollir. Notre année

(1) Voici la fin de ces vers que Julie n'ose copier :

Un mois après, j'étais dans ce lieu solitaire ;
Hélas ! ce n'était plus pour y chercher des fleurs,
La mort m'avait appris le secret de mes pleurs,
Et j'étais seule au tombeau de ma mère !

commence bien, et la saison d'hiver, la plus favorable à l'étude, rapportera, je crois, quelques fruits. Je reçois de bonnes nouvelles de ma mère et de Léonide.

25 Novembre 18...

Aujourd'hui, grande et joyeuse fête pour célébrer la patronne des jeunes filles et des écolières. Messe, récréation, distribution d'aumônes, dîner, concert et bal en l'honneur de sainte Catherine. Pendant que j'étais au piano, et que les enfants dansaient avec une joie innocente, qu'elles ne porteront pas probablement dans les fêtes du monde, j'évoquais l'image de cette noble sainte que toute la chrétienté célèbre aujourd'hui, ce qui réalise bien en elle la femme relevée et purifiée par l'Évangile des abaissements auxquels le paganisme l'avait condamnée. Catherine d'Alexandrie est traduite, pour sa foi, devant le tribunal du préteur romain : elle y paraît environnée d'une triple auréole de beauté, de science et de candeur. Sa grâce virgineuse ravit le cœur du tyran Maximin ; par son éloquence elle convertit une assemblée de philosophes païens avec lesquels on l'avait forcée de disputer, et sa candeur triompha des embûches tendues à sa vertu et à sa foi. Forte, sereine, invincible, elle refusa le diadème de Maximin, confessa Jésus-Christ, son unique époux, parmi les plus affreux tourments, et son âme héroïque et pure alla rejoindre les cohortes des vierges martyres, ses modèles et ses sœurs ! Quelle belle et touchante histoire de jeune fille ! Je ne souhaite à ces enfants qui chantent avec tant de joie leur sainte patronne, ni la beauté, don éphémère, ni la science qui enfle, mais cette âme candide et forte, armée contre les séductions de la crainte ou de l'amour ; quelle femme ne l'envierait pas ?...

Décembre 18...

Je profite de ces longues soirées d'hiver, pendant lesquelles les enfants sont à l'étude ou se livrent au travail des mains, pour m'occuper aussi de mes projets chéris. Après avoir préparé ma classe du lendemain, je lis, j'étudie, j'écris un peu, car, je l'avoue, le désir de me faire un nom dans les lettres, de conquérir, à l'aide de ma plume, mon indépendance et l'aisance pour ma mère, cette pensée ne me quitte pas.... d'autres ont réussi, pourquoi ne réussis-je pas ? je n'ai pas, sans doute, le génie inspiré de madame de Staël, mais je goûte ce qui est beau, et peut-être, à force de travail, pourrai-je parvenir à traduire ce que je sens au fond de ma pensée et de mon cœur... je balbutie encore : jamais mon langage, prose ou vers, n'a rendu fidèlement mon émotion ; l'oiseau qui sort du nid, ne sait pas fendre l'air d'une aile assurée et rapide. Je serais si heureuse, si je pouvais affranchir ma vie, me réunir à ma mère et environner sa vieillesse d'une aisance, fruit de mon travail.... je serais heureuse aussi d'opérer quelque bien, en propageant de saintes et nobles vérités ! Travaillons ! Cette nouvelle, que j'ai essayée hier au soir, n'est pas réussie, je veux la refondre entièrement, sans me décourager : c'est en forgeant qu'on devient forgeron !

Janvier 18...

Bonne lettre de ma mère. Elle est tranquille, bien

portante, elle pense à sa Julie. Le *pressentiment* est envolé bien loin. Je la reverrai, nous vivrons ensemble et l'une pour l'autre, voilà mon pressentiment du jour de l'an. Mon Dieu ! daignez l'accomplir !

Mars 18...

La petite Clotilde, depuis le jour où elle m'a *défendue* contre les grandes, m'a toujours témoigné beaucoup d'affection, et je l'ai, certes, payée de retour. On n'est pas plus aimable que cette enfant, nature franche et généreuse, ardente pour le bien, étrangère au mal. Mais cette âme charmante est renfermée dans une bien frêle enveloppe, Clotilde est souvent malade ; une croissance rapide la fatigue, et voilà que pendant ces premiers et perfides soleils de printemps, elle a été prise d'un gros rhume qui la retient à l'infirmerie. Je vais la voir souvent, et je ne sais pourquoi cette enfant paraît si préoccupée de sa position, qui n'offre pas de danger. Elle parle sans cesse de ses parents, qui habitent loin de Paris, et de sa première communion, qu'elle doit faire en juin : — En juin ? me disait-elle hier, verrai-je juin ? verrai-je les roses qui fleurissent pour le Saint-Sacrement ? Je la rassurai, elle me crut, et répéta plusieurs fois : — Oh ! que je voudrais être en juin !

Mars 18...

Elle avait raison ; le péril, que nous ne voyions pas, existait : une fièvre violente s'est déclarée pendant cette nuit, Clotilde est agitée par un délire continu, mais qui ne trahit que les plus innocentes pensées. Belle âme d'enfant ! elle parle à sa mère, elle demande son père, elle se croit dans la maison de campagne que ses parents habitent, elle joue avec ses colombes et son mouton favori, elle cause avec ses compagnes, et puis, quelquefois, après de longs silences, elle parle de la première communion et l'appelle de ses vœux. — Quand sera-ce ? quand le bon Dieu viendra-t-il ? Ces questions se pressent sur ses lèvres, et l'accablent qu'elle y met nous arrache des larmes...

Mars 18...

Le médecin n'espère rien : cette fièvre, en quelques heures, a tari en elle les sources de la vie. Je ne puis voir, sans un affreux déchirement de cœur, cette figure d'ange, sérieuse et enfantine à la fois, que la terre cachera bientôt....

Mars 18...

Elle a repris connaissance et l'on a résolu, vu l'immence du danger, qu'elle ferait sa première communion sur son lit. Je suis chargée de la préparer...

Je l'ai trouvée en plein état de raison ; seulement, ses idées avaient pris une simplicité, une tranquillité extraordinaires. Elle ne craignait plus, elle ne regrettait plus, il me semblait voir l'innocence reposant entre les bras de Dieu. Lorsque je lui annonçai le bonheur qui lui était réservé, elle comprit sur-le-champ, et me dit, avec un ineffable sourire : — Je vais donc mourir ? — Le bon Dieu, mon enfant, est le maître de la vie : il vient à vous pour vous guérir. — Comme il voudra, mais qu'il vienne !

Je l'interrogeai : elle me parut éclairée et disposée.

Le bon curé de la paroisse vint après moi et resta seul avec Clotilde pour entendre sa confession : il sortit tout ému de la chambre, en répétant les paroles du Psalmiste : *Vous avez mis vos loupes dans la bouche des petits!* et il revint un quart d'heure après, apportant sur sa poitrine le corps de Notre-Seigneur. Tout le pensionnat était rassemblé et à genoux dans la chambre qui précède l'infirmerie. Un petit autel était dressé auprès du lit de Clotilde : celle-ci, adossée contre des oreillers, pâle, épuisée, mourante, n'ayant plus de vie que dans les yeux, paraissait attendre dans un recueillement plein d'amour. Elle rougit faiblement en voyant le ciboire ; j'étais à genoux près de son lit, et je crus voir son visage se transfigurer lorsqu'elle eut reçu son sauveur. Après un très-long silence, je m'approchai d'elle, elle ouvrit les yeux, je lui dis à voix basse : — Clotilde, demandez la santé à Notre-Seigneur. — Non, dit-elle, je demande que sa sainte volonté se fasse, et qu'il console mes parents... oui, cela seulement...

Une heure après, elle m'appela, et me dit d'une voix faible : — Si mes compagnes tombaient malades, oh! faites-leur faire aussi leur première communion... c'est un si grand bonheur!

Je lui serrai la main, et elle s'assoupit...

Mars 18...

Notre ange n'est plus ici... chère Clotilde! elle est morte entre mes bras! Mon Dieu, consolez sa mère,

si une mère peut être consolée!.... et vous, enfant qui m'avez aimée, priez pour moi...

Son père est arrivé, trop tard pour la voir, assez à temps pour suivre le petit cercueil drapé de blanc...

Avril 18...

Le printemps est doux, tout renaît, mais le souvenir de Clotilde assombrit ces premiers beaux jours. Le départ de cette enfant me laisse un vide que rien ne comble. Qui m'aime à présent ici?

Mai 18...

Les beaux mois de l'année passent, et je suis triste : le travail seul me distrait. J'aspire au bonheur des vacances, et il semble que des siècles se soient écoulés depuis que je n'ai vu ma mère. Que la solitude du cœur est pesante!

Juillet 18...

Oh! ce pressentiment, il disait donc vrai! on m'écrit de Loches que ma mère est très-mal, que je n'ai pas de temps à perdre, et je pars... j'attends la voiture... Quelle angoisse! la verrai-je encore! Mon Dieu! je ne puis ni prier, ni parler, mais vous lisez au fond de mon âme.... Oh! sauvez-la, rendez-la moi!

(La suite au prochain numéro.)

DE LA DROITURE DANS LES PETITES CHOSSES

L'été dernier, nous attendions tranquillement dans le salon d'une amie, à la campagne, la fin d'une pluie d'orage et l'apparition de l'arc-en-ciel pacificateur, lorsqu'entra un jeune homme, un ami de la maison; c'était un secrétaire de légation d'une modeste principauté d'outre-Rhin, que des affaires personnelles retenaient à Paris. Il était bien élevé, d'un esprit agréable et enjoué, malgré son laconisme germanique, mais il n'avait rien, ce jour-là, de sa bonne humeur ordinaire; il était maussade comme le temps, et consterné comme un homme qui a commis quelque mauvaise action.

« Eh! qu'avez-vous, pour Dieu? s'écria la maîtresse de la maison; sur quelle herbe avez-vous marché?

— Sur de mauvaise herbe, répondit-il avec une gravité comique. J'ai fait un malheur.

— Un malheur! Est-ce que votre tilbury a écrasé quelqu'un sur la route?

— Non pas. Si ce n'était que cela, il y aurait peut-être du remède, tandis qu'il n'en est point au malheur que j'ai causé. Je viens de faire manquer un mariage.

— Oh! l'abominable homme! dit une dame qui était très-heureuse en ménage.

— Hélas! madame, si vous me condamnez avant de m'entendre, comment voulez-vous que j'aie le courage de parler?

— C'est juste, dit madame J., continuez, nous suspendons notre arrêt.

— Un de mes meilleurs amis est un jeune Hollandais, le comte Frédéric van Heerberg. Je l'ai connu à Vienne, il y a quelque huit ou dix ans. Il sortait de l'université d'Utrecht, et moi de celle de Francfort. Affranchis au même âge de la férule des maîtres, nous ne connaissions encore de la vie que les fatigues et les compensations du travail, et, en vrais étudiants, nous étions instruits de tout ce qu'on peut ignorer, et ignorants de tout ce qu'on est tenu de savoir. Nous avions hâte de nous investir de notre liberté et d'apprendre à vivre, ce qui est la science la plus utile et la plus dédaignée, peut-être, de ce monde.

» Depuis ce temps, nous avons suivi des carrières différentes, mais les circonstances nous ont séparés sans nous désunir et nous nous retrouvons toujours à Paris ou dans quelque coin de l'Allemagne, à un moment donné.

» Lorsque j'arrivai à Paris cette année, au milieu de l'hiver, mon premier soin fut de courir à l'hôtel de Frédéric, et de m'informer s'il y était descendu. Je

l'y trouvai. Il y avait quinze mois environ que nous ne nous étions vus. L'amitié est clairvoyante. Frédéric ne put me tromper. Il y avait sur son front des ombres qui trahissaient clairement quelque préoccupation secrète. Je devinai bien vite que l'impassibilité habituelle de son âme avait été troublée. Et, il faut lui rendre cette justice, il mit bientôt fin à cette froideur qu'un secret contenu jette entre deux personnes amies. Il fit un acte de confiance, héroïque pour les gens de son pays; il m'avoua tout. Eloigné de sa famille, sans autre ami que moi, dans quel cœur eût-il versé ce qui débordait du sien?

» C'était, du reste, la chose du monde la plus simple. Frédéric me raconta qu'un jour, à une vente au profit des pauvres, il avait été frappé de la beauté d'un buvard d'une magnificence remarquable. Ce délicieux objet était retourné en tous sens par la *marchande*, laquelle n'était autre que la marquise de G., que Frédéric avait rencontrée plusieurs fois aux bals de l'ambassade de Hollande. L'idée lui vint de faire à cette jeune dame la galanterie d'acheter ce luxueux objet, et déjà il s'appretait à tirer de sa bourse six ou sept louis (car j'ai oublié de dire en commençant que mon ami est opulent et généreux, et j'ai toujours considéré comme une singularité que l'inégalité de nos fortunes n'ait jamais altéré l'égalité de nos relations). Mais, ô contre-temps! le buvard était marchandé. Frédéric eut un moment de mauvaise humeur; mais il fut bientôt désarmé en apercevant la plus gracieuse physionomie de jeune fille qu'il eût jamais rencontrée.

» Elle continuait de marchander le buvard, et Frédéric ne pouvait détacher ses yeux de ce frais visage animé de tant de douceur et de gaieté.

» Quelques jours après cette vente, un de nos amis communs vint chercher Frédéric pour une représentation extraordinaire aux Italiens. Le premier acte allait finir, lorsque les yeux de mon ami tombèrent sur une jeune fille toute vêtue de rose; auprès d'elle était une dame âgée; un homme décoré, qui paraissait être le père de la jeune fille, et une vieille parente tenaient le second plan. C'était un fort joli tableau de famille. Mais mon ami ne voyait que la jeune fille en rose, dans laquelle il avait retrouvé la belle inconnue du buvard.

» L'ami qui accompagnait Frédéric devinant bientôt quel pouvait être le sujet de sa préoccupation, prévint son plus cher souhait en lui disant : J'ai justement avec cette famille des relations assez suivies; le frère aîné de la jeune personne a épousé tout récemment une de mes cousines germaines, et nous nous trouvons ainsi à moitié parents. Il se passe rarement une quinzaine que je n'aille dans cette maison, où l'on reçoit tous les huit jours. C'est une famille charmante et fort riche. Nous aurons un bal la semaine prochaine, il ne tient absolument qu'à toi de t'y faire présenter. Tu me trouveras à tes ordres.

» Frédéric accepta, mais froidement, sans enthousiasme, et de cet air solennel et réfléchi qu'il avait toujours et partout. Dans le cours de la soirée, notre ami entraîna presque de force dans la loge de ces dames mon timide Hollandais, qui, suivant la résistance qu'il avait coutume d'opposer aux prévenances du destin, refusait de se laisser conduire. Il fut présenté d'une part, et reçu de l'autre, comme on présente et comme on reçoit un étranger à Paris, où

l'hospitalité est si aimable et si délicate à la fois. D'ailleurs, mon noble ami est un homme de fort bonne mine, et la franche cordialité de ses traits et de ses façons n'ôte rien à son bon air ni à sa distinction parfaite.

» Huit jours après, Frédéric était présenté officiellement chez madame R., toujours à titre d'étranger, ce qui vaut en France tous les marquises du monde.

« Tel est donc le récit que j'arrachai à la confiance de Frédéric. Je m'attendais qu'une description pompeuse et un long éloge de la jeune fille allaient suivre. Il n'en fut rien. Frédéric garda sur cet intéressant chapitre de tous les romans, le plus obstiné silence. Je m'expliquai cette bizarrerie en songeant à la froideur de sa nature, si opposée à l'exaltation française. Quand un Hollandais a fait choix d'une femme dans son cœur, tous les éloges du monde sont contenus à ses yeux dans ce seul choix. Il ne saurait rien dire d'elle de plus, sinon qu'il l'a trouvée digne de porter son nom.

» Tout ce que je pus savoir sur le compte de mademoiselle R. fut qu'elle s'appelait Eveline, — qu'elle était âgée de dix-neuf ans, et qu'elle avait des yeux noirs avec des cheveux blonds, ce qui n'était pas un mince mérite pour Frédéric, habitué à ne voir dans sa nébuleuse Hollande qu'un ciel noir et des yeux bleus.

» Les choses avaient pris une tournure sérieuse et solennelle qui annonçait clairement un mariage assez prochain.

» — Sais-tu, dis-je à Frédéric, que ta discrétion pique singulièrement ma curiosité? Je crois que les salons de la chaussée d'Antin ne dédaignent pas les jeunes gens de bonne maison. Aux termes où tu en es, il ne tient qu'à toi de me présenter. Cela fera un danseur de plus, et j'en apprendrai plus par mes yeux, que tu ne m'en diras jamais.

» — Eh bien! soit!

» Madame R. donnait un bal brillant le surlendemain. Frédéric demanda et obtint facilement la faveur de me présenter; et, au jour convenu, j'étais chez lui à dix heures sonnant.

» Un coupé de louage nous déposa au pied du vestibule étroit et coquet d'un des plus élégants hôtels du quartier d'Antin. Inutile de dire que Frédéric n'avait pas ouvert la bouche de la soirée, si ce n'est pour crier au cocher l'adresse de madame R., et pour me demander l'heure en bâillant. Sans doute, il ne voulait pas influencer mon jugement, et il trouvait convenable de me laisser complètement seul avec ma conscience, et mon esprit d'observation en sentinelle.

» La maison de madame R. était une maison de riche apparence, où le luxe surabondait, et je ne pus m'empêcher d'y remarquer cet encombrement confus de belles choses mal assorties, qui décelé le mauvais goût, ou simplement quelquefois, l'absence du goût, et qui indique presque toujours une fortune récente et rapide, pressée d'étaler son chiffre au grand jour.

» Madame R. faisait dans son grand salon les honneurs de la soirée. Elle nous reçut avec une politesse presque affectueuse. Ses manières n'étaient point nobles, mais fort aisées. Son mari donnait quelques ordres à tout un bataillon de domestiques rangés entre l'antichambre et la salle à manger; et sa fille aînée, la belle Eveline, folâtrait non loin de sa mère, au centre d'un bruyant essaim de jeunes filles. Passez-

moi ici, mesdames, cette réflexion qui ne s'adresse à aucune d'entre vous, mais dont je ne suis pas fâché de décharger mon cœur. Je ne puis m'habituer à cette gaieté à éclats, à ces fous rires non motivés, à ce bavardage de mauvais ton dont les jeunes filles de ce temps-ci ont pris l'habitude entre elles.

» La blonde Eveline demeura interdite et immobile en nous voyant ; un embarras charmant se trahit sur son visage. Ses rieuses compagnes devinèrent un prétexte, et s'effacèrent, en se dispersant, sur le second et le troisième plans, en groupes moqueurs et curieux. Quelques-unes, naïves d'effronterie, osèrent nous toiser, Frédéric et moi, d'un regard hardi, en nous comparant et en cherchant, à l'aide de leur expérience précoce, quel pouvait être, de nous deux, le futur d'Eveline. Quant à Eveline elle-même, sur un signe de sa mère, elle s'était rapprochée ; et Frédéric, non moins troublé qu'elle, se mit à lui balbutier deux ou trois phrases froides et compassées, mais qui, au moins, avaient le mérite de ne ressembler en rien à toutes les fadeurs habituelles qui sont en circulation dans les salons, entre jeunes filles et jeunes gens.

» Je ne manquai pas cette occasion qui s'offrait d'étudier, séance tenante, la physionomie d'Eveline sous son jour le plus favorable assurément.

» Je ne perdrai pas mon temps à vous dessiner les traits et les contours de la prétendue de Frédéric. Toutes les jeunes filles de Paris, à peu d'exception près, sont jolies, chacune à sa façon. Il y a dans leurs manières tant de mignardise et d'ampleur à la fois ; dans leur tournure tant de coquetterie modeste ; et, tant de trait, comme dirait un artiste, dans les lignes de leur visage ; tant de finesse d'esprit, et de qualités si différentes offrent en elles tant d'harmonie dans l'ensemble, qu'elles pourraient lutter, et non pas sans avantage, avec des beautés véritables. Vous savez qu'Eveline était blonde, deux seules boucles, qu'elle portait très-longues, encadraient son front lisse et ses joues finement colorées. Un regard vif et brillant, mais sans profondeur, et où rien ne trahissait la présence d'une âme dans ce corps si gracieux, annonçait en Eveline un amour ardent du plaisir, et une légèreté sans frein, à laquelle aucun sentiment sérieux, aucunes solides et saintes pensées ne faisaient contre-poids. Des lèvres moqueuses, plutôt que fines, relevées légèrement au coin par un trait dédaigneux, étaient des indices certains (et je l'ai bien reconnu depuis) d'un esprit peu porté à l'indulgence, mais caustique, moins par humeur que par affection, esprit que le sentiment chrétien n'avait pas touché encore. J'aurais juré sur ma vie qu'Eveline n'avait point un mauvais fond. Mais je m'aperçus bien vite qu'une éducation faussée et le contact du monde avaient déjà consumé les parfums printaniers de cette fleur, et que le ver rongeur des vanités en suçait chaque jour la sève.

» Je ne puis vous dire rien de plus d'Eveline, et c'est tout ce que mon souvenir gardera d'elle, certainement, car elle est de ces êtres où tout rappelle la vie présente et les choses qui passent, et où rien ne fait songer à l'avenir et aux choses infinies.

» Eveline dansa beaucoup, et je n'ai pas besoin d'ajouter que Frédéric fut souvent son cavalier. Quant à moi, je ne dansai que tout juste assez pour payer l'écot de ma bienvenue, et le plus tôt qu'il me

fut possible de le faire avec bienséance, je repris mon rôle d'observateur.

» Une chose surtout qui échappa à tout le monde, et que je ne manquai pas de remarquer, fut l'espèce de contrainte qu'Eveline me sembla imposer à l'emportement de sa gaieté et à la légèreté de son caractère. Elle paraissait gênée, d'abord par les regards fréquents de sa mère, et ensuite par la vigilance de Frédéric, qui l'entourait d'empressements respectueux et jaloux. Je crus comprendre, en un moment, que la fiancée de mon ami n'était pas à la hauteur du sentiment qu'elle lui inspirait, et qu'il n'y avait pas dans son âme de quoi répondre aux exigences délicates de l'affection sévère, noble et digne, qu'il ressentait pour elle.

» — Hé bien ! comment la trouves-tu ? me demanda froidement Frédéric, tandis que je levais les glaces de la voiture qui nous ramenait chez nous.

» — Fort bien ; elle est un peu jeune pour un caractère rassis comme le tien. Mais c'est un bon défaut. Il y a toujours un moment où l'on en revient. D'ailleurs, tu la formeras.

» Frédéric n'ajouta pas une parole à ce dialogue, et en montant l'escalier de notre hôtel, l'entretien changea de matière.

» Les choses allèrent ainsi pendant ces cinq derniers mois, et rien n'interrompit le cours de nos relations avec madame R. et sa famille. J'y accompagnai quelquefois Frédéric. Les réceptions d'hiver finirent, et, suivant sa coutume, la mère d'Eveline partit pour la campagne vers les premiers jours de mai. Elle avait à Rueil une charmante habitation qui était la seule de ses propriétés de campagne qu'elle habitait jamais. On y restait jusqu'à la fin de juillet, époque à laquelle on quittait la *vie des champs* pour la *vie des eaux*, ou pour quelque voyage pittoresque dont le but n'était jamais en France, bien entendu. Visiter son propre pays !

» S'il est entre toutes les phases de la vie sociale une perspective plus favorable qu'aucune autre pour étudier et approfondir un caractère qu'on tient à connaître, c'est assurément la vie de campagne. On redevient soi ; on ne rougit plus de se montrer ce que l'on est. J'y ai surpris des abandons et des naïvetés dont je n'aurais jamais cru capables telles ou telles personnes sous le masque dont elles se couvrent durant tout le reste de l'année. Eveline fut de ce nombre. Dans nos visites d'intimité à la campagne, je découvris en elle des défauts qu'elle avait réussi à cacher, et quelques qualités qu'elle dissimulait parce qu'elle les prenait pour des défauts. Je vis aussi plus à découvert l'arrangement de son existence, ce dont il est impossible de rien savoir dans la vie que mène, l'hiver, une jeune fille à Paris, vie si oiseuse et si occupée ; vie si pleine et si vide. Oh ! quels remords, mesdames, quels remords à la fin de votre existence d'avoir si légèrement gaspillé le plus riche des trésors que Dieu sème sur nous, la jeunesse ! Quels regrets d'avoir effeuillé cette rose dans sa fraîcheur, d'en avoir jeté au vent les parfums ! Mais aussi, comme Dieu se venge quand il vous envoie la première ride !

» Ce que je surpris de la vie d'Eveline me confirma dans la première impression que j'avais emportée d'elle. Gracieuse plutôt que jolie, séduisante plus que distinguée, elle était aussi plus spirituelle que

sensée, comme il n'est que trop fréquent. Occupée sans relâche de plaire et de s'amuser, prenant toute chose le plus gaiement du monde, vivant sans penser, sans se rendre compte de la vie, d'étape en étape, comme on fait un voyage de plaisir, Eveline offrait le type accompli de la femme mondaine. Il était facile de prévoir qu'elle ruinerait son mari, à moins d'une fortune considérable, et qu'elle mettrait ses enfants en pension jusqu'à l'époque de leur majorité, à moins d'un changement notable dans sa conduite, ou d'une vieillesse prématurée. Du reste, point de règle, point de suite dans sa vie. Eveline ne lisait jamais autre chose que ces dangereuses bagatelles qu'on fait exprès pour les femmes. En un mot, rien de raisonnable n'était de son ressort. Il lui arrivait vingt fois par heure de vous adresser une question sur quelque sujet que ce fût, et de passer outre, sans seulement s'inquiéter de la réponse. On ne se faisait pas aisément à tant de légèreté, et j'en éprouvais quelquefois moi-même de l'impatience. Mais après tout cela, elle était bonne, et j'avais pour elle assez d'amitié pour avoir le courage d'entreprendre de la corriger, si cela eût été possible.

» Vous imaginez certainement qu'avec si peu de qualités, je ne m'attendais guère à lui trouver des vertus. Et, en effet, ce que j'appelais en elle de la bonté était plutôt une grande facilité de caractère, vernie de grâce et d'enjouement, que ce suprême assemblage d'indulgence, de modération, de renoncement, de douceur et d'amour, qui constitue cette vertu angélique, je devrais dire divine, puisque la bonté est le premier attribut de Dieu. Quant à l'amour du travail, dont le fruit est la bonne conscience, et quant à la solide piété qui produit toutes les vertus, et que j'aurais dû nommer d'abord, je vous laisse à penser s'il en devait être question.

» Je me demandais toujours comment il se faisait que Frédéric, si clairvoyant, si prudent en toute occasion, se dissimulât en celle-ci des choses si apparentes.

» Je comptais bien, à la fin de cet automne, servir de premier témoin au mariage de Frédéric, lorsqu'il y a quelques jours, je reçus une lettre de mon ami, quelques mots seulement, écrits en toute hâte et dans ces termes brefs et saccadés qui annoncent une douleur sérieuse et profonde. Il me disait en deux mots que son père était mort subitement, qu'il en recevait à l'instant la nouvelle, qu'il avait besoin de mon amitié, et qu'il m'attendait.

» Un post-scriptum m'annonçait que sa mère réclamait ses soins et sa présence jusqu'à ce que les premières atteintes d'un coup si douloureux fussent atténuées, qu'il allait donc partir, et ceci dans le délai le plus rapproché.

» Lorsque la première prostration de cette douleur inattendue fut passée, et que je pus tirer quelques paroles de sa bouche, Frédéric me parla de son départ, et de ses préparatifs, qui devaient être aussi prompts que possible. Nous n'avions qu'une journée au plus pour régler ses affaires et disposer ses malles. Enfin, Frédéric me parla d'Eveline. Il ne fallait pas songer avec si peu de temps devant soi à aller faire ses adieux à Rueil, où madame R. était encore. D'ailleurs, quand même le temps l'eût permis, Frédéric ne s'en serait pas senti le courage. Et puis, il était le plus scrupuleux observateur que l'on pût voir des bienséances,

qui sont en Hollande beaucoup moins élastiques que chez vous; et pour aucune chose ni pour aucun être au monde, Frédéric ne fût sorti de sa chambre ce jour-là.

» Je fus donc, en ma qualité d'ami intime, député immédiatement auprès de ces dames pour leur annoncer le malheur qui avait frappé Frédéric, et la nécessité où il se trouvait de quitter Paris pour quinze jours ou un mois au plus. Je n'énumère pas les compliments et les doléances dont mon pauvre ami m'avait si bien recommandé d'assaisonner mon discours, quoiqu'il ne fût pas prolixe d'habitude, et que dans cette circonstance il le dût être moins que jamais. Enfin, je fus chargé d'une autre ambassade non moins délicate, et dont voici l'objet :

» Il est assez habituel en Hollande, entre gens bien nés, d'échanger, quelque temps avant le mariage et en signe de promesse mutuelle, de petits présents symboliques qui consistent d'ordinaire, de la part du jeune homme, en un anneau ou en quelque bijou. Ce procédé, qui choquerait votre délicatesse, est comme la consécration d'un engagement réciproque; et il n'est pas ordinaire de voir échouer des projets d'union qui en sont venus à cette formule; vous ne donnez pas en France au mariage ce caractère sévère, solennel, biblique en quelque sorte, que lui donnent les nations septentrionales.

» Je fus donc chargé de remettre à Eveline, sous les yeux et avec l'assentiment de madame R., un anneau d'or avec trois diamants en chaton, au chiffre de Frédéric, qui tenait cette bague de sa mère, et l'offrait à la jeune fille qu'il regardait déjà comme sa fiancée, en signe de son hommage et de la promesse assurée de son prochain retour; et moi, tout fier de ma mission, je me transportai à Rueil.

» Je trouvai madame R. occupée à disposer tout un étalage de toilettes pour la saison des eaux qui s'ouvrait. Eveline n'était pas moins affairée. Elle était au salon, en compagnie de ses bonnes amies, qui répétaient avec elle ce quadrille nouveau que la mode vous a amené d'Angleterre, je crois, avec les chapeaux ronds. Je tombai juste au milieu des *moulinets*, et mon inopportune apparition effaroucha les belles danseuses, qui se dispersèrent dans les coins en me lançant sournoisement un regard investigateur et malveillant. Madame R. quitta ses soieries, Eveline sa danse; mais ce ne fut pas sans regrets, ni surtout d'assez bonne grâce pour ne point me laisser soupçonner qu'elles me faisaient toutes deux un sacrifice.

» J'attendis que ces demoiselles se fussent échappées dans le jardin, et lorsqu'au bout d'un quart d'heure elles nous eurent laissés seuls, je commençai à entrer dans les graves matières qui étaient tout l'objet de ma visite. Madame R. se montra un peu plus sérieuse, quand elle vit que ma démarche avait un but officiel, et elle daigna m'écouter avec infiniment plus d'intérêt, dès qu'elle vit qu'il s'agissait de Frédéric.

» Je m'acquittai des devoirs de ma charge avec toute la délicatesse possible. Après tous les préambules oratoires nécessaires, je racontai le triste événement survenu dans la vie de mon pauvre ami, sa douleur et la nécessité de son départ presque instantané. Madame R. comprit fort bien cette nécessité, plaignit de toute son âme mon pauvre Frédéric, et

me chargea pour lui de mille expressions de sympathie et d'intérêt. Elle me témoigna tout le regret qu'elle éprouvait elle-même de cette catastrophe, et m'assura qu'elle attendrait avec impatience le retour de notre ami pour offrir quelques distractions à sa légitime douleur.

» Quant à Eveline, elle reçut avec la plus glaciale indifférence toutes mes nouvelles, et ne parut sensible qu'au plaisir de voir le nombre de ses bijoux s'augmenter d'une charmante bague. Je l'avais parfaitement jugée. Je ne lus sur son visage ni surprise, ni chagrin, ni contrariété. Elle n'eut pas un de ces mots heureux qui, dans une telle circonstance, eussent jailli du cœur malgré les bienséances les plus rigoureuses et l'éducation la plus sévère. Son esprit, dont je connaissais la grâce, était-il ce jour-là plus paresseux que d'habitude? Je ne sais. Quant à moi, il m'a toujours semblé que si l'esprit seul peut suffire aux exigences d'une conversation de salon, il lui faut le secours du cœur dans les circonstances délicates de la vie.

» Je m'en allai triste, découragé, mais surtout embarrassé du compte que je devais rendre à Frédéric de ma démarche. Que lui dire? J'étais dans la perplexité la plus pénible, je ne pouvais être vrai sans desservir Eveline et les projets de mariage bien arrêtés de sa mère; je ne pouvais déguiser à Frédéric mon sentiment et la vérité même sans contribuer au malheur de toute sa vie; car je le connaissais. Aveuglé comme il l'était sur le compte d'Eveline, et désabusé dès les premiers jours de son union avec elle, il ne se fût jamais plaint. Il eût souffert en silence, en face d'elle-même, tous les maux qui lui fussent venus d'elle. Mais c'en eût été fait de son bonheur et du calme de sa vie. C'aurait été pour lui un supplice jusqu'au jour où la mort de l'un des deux eût rompu ce lien.

» La Providence eut pitié de moi. En rentrant, je trouvai Frédéric dormant d'un sommeil lourd et pénible. Il avait besoin de ce repos, et je me gardai bien de le troubler. Je n'entrai chez lui que le lendemain matin. Il était habillé et m'attendait tristement pour terminer les préparatifs de son départ, qui devait avoir lieu dans l'après-midi.

» Frédéric me montra une lettre qu'il venait de recevoir à l'instant. Elle était de madame R., et je l'eusse trouvée tout en joie dans un autre moment. Madame R. lui faisait des doléances charmantes, quoique trop emphatiques pour être tout à fait sincères. Et afin que le souvenir de sa fille ne s'éloignât pas de sa pensée durant son absence, et qu'elle fût constamment rappelée à son cœur par un objet sensible, elle le pria au nom d'Eveline d'agréer un charmant « souvenir » en forme de calepin, brodé sur canevas de soie, auquel, ajoutait elle, Eveline avait consacré avec plaisir ses heures de loisir à la campagne. Elle finissait en l'assurant de ses meilleurs sentiments.

» C'était un délicieux calepin du meilleur goût, brodé d'un petit bouquet de fleurs symboliques, et encadré d'ivoire sculpté avec infiniment d'art. Cette monture, d'une délicatesse exquise, portait évidemment le cachet de *Tahan*. Il y avait huit jours que j'avais vu justement en montre dans son magasin un calepin exactement pareil à celui-là. J'avais même songé à l'acheter pour une de mes parentes, nouvelle mariée, qui était à Paris en ce moment-là. Cette pensée traversa

mon esprit, et malgré moi il m'échappa un mouvement de surprise que je n'eus pas le bonheur ou l'adresse de dissimuler assez tôt aux yeux de Frédéric, qui, sans être absolument méfiant, se tenait constamment en garde contre tous les événements de la vie. Je sentis sur moi son regard perçant et observateur qui interrogeait ma physionomie. Je tournai et retournai dans ma main ce bijou d'ivoire, en faisant tout ce que je pouvais pour avoir l'air d'admirer une chose dont mon admiration s'était déjà rassasiée. Enfin, je le rendis à Frédéric, avec force compliments, charmé de me débarrasser de l'investigation à laquelle je me trouvais soumis. Mais je m'abusais sur ma bonne chance. Frédéric ne me quitta pas du regard en reprenant le calepin, qu'il mit froidement sur le coin du premier meuble qui se trouva là. Et je fus singulièrement embarrassé, lorsque levant les yeux je retrouvai ses yeux bleus, profonds et sévères, fixés sur les miens, avec une perspicacité si tenace et avec un si singulier mélange d'inquiétude sombre et de morne tristesse, qu'ils bouleversaient toute la sérénité habituelle de son visage. C'était comme le ciel d'azur d'un jour d'été traversé tout à coup par des nuages pleins de feu et gros de tempêtes prochaines. Je ne lui avais jamais vu cette expression étrange, et j'en frissonnai malgré moi.

» — Qu'avez-vous? me dit d'un ton moitié amer et moitié railleur, mon ami, qui cessait de me tutoyer pour la première fois depuis dix ans.

» — Moi? Rien! je te jure. Qu'as-tu donc à me regarder comme cela?

» — Vous avez l'air de traiter cet objet comme une vieille connaissance. Est-ce que vous en auriez entendu parler avant moi?

» — Eh mais! que tu prends aisément la mouche! M'est-il interdit d'admirer une chose que tu trouves charmante toi-même? Es-tu jaloux à ce point?

» Frédéric me prit la main d'un mouvement lent et solennel, et il attacha de nouveau sur les miens ses grands yeux interrogateurs. Mais, cette fois, c'était avec toutes les supplications de l'amitié, et avec une expression où se peignaient si bien tous les déchirements et les angoisses de sa pensée, que j'en éprouvai un véritable serrement de cœur.

» — Henri, me dit-il d'une voix altérée, tu le connais. J'en suis sûr. Dis-le, oh! dis-le par grâce!

» Je vis, à l'accent dont il prononça ces paroles, à quel point Eveline possédait déjà ce noble cœur, que je savais si pur, si loyal; et j'eus un mouvement de mépris et de colère contre cette jeune fille qui se jouait si légèrement de quelque chose de si saint et de si respectable.

» Je continuai néanmoins de feindre la plus parfaite indifférence en répondant à Frédéric.

» — Hé bien, dis-je, pour ne pas laisser aller plus loin tes suppositions, je te dirai la chose; ce n'est pas la peine de m'en taire, certainement.

» J'ai vu chez Tahan une monture à peu près semblable à celle-ci; et voilà comment il se fait que j'ai l'air de reconnaître ton calepin. Nous ne sommes pas autrement parents, lui et moi. J'espère que tu n'imagines pas que j'en sois l'auteur. Je t'assure bien que je n'en suis pas capable.

» Mais bah! Frédéric ne m'écoutait plus. Il avait saisi son chapeau avec le tressaillement saccadé d'un convulsionnaire et il sortit précipitamment sans me

laisser le temps de lui adresser une question, ni sans même écouter la fin de ma réponse. Tout autre que moi aurait pu croire qu'il allait se brûler la cervelle, ou se jeter à la Seine par le chemin le plus direct.

» Frédéric rentra une heure après. Il était pâle, et plus encore que je ne l'avais trouvé la veille, après qu'il eut reçu la nouvelle de la mort de son père.

» Sans dire un mot, sans me témoigner seulement qu'il me vit ou qu'il me sentit là, et avec ce calme désespéré d'un homme qui vient de perdre au jeu ses dernières ressources et sa dernière espérance, Frédéric prit une plume et du papier, s'assit à son bureau, et écrivit ces mots, qu'il me fit lire ensuite :

« Mademoiselle,

» Je vous eusse aimée sans esprit. Je ne saurais vous aimer sans le cœur que je vous croyais. Je ne suis pas Français. J'ai des susceptibilités toutes différentes des vôtres, et pour lesquelles je vous demande grâce. J'aurais été fier de porter un morceau de ruban qui me vint de vous. Pour rien au monde, je ne porterais l'ouvrage d'une main mercenaire que mon cœur ne reconnait pas.

» Adieu, mademoiselle. Un homme aussi bizarre que je le suis aurait fait votre malheur ou le sien en vous épousant. Il n'en manque pas autour de vous qui valent mieux que moi, qui ne sont point si exigeants, et qui n'attendent pour vous aimer que vous veuillez bien le leur permettre. Je me ferai un devoir de ne point revenir en France avant que votre choix soit fixé.

» Agréez, mademoiselle, etc. »

» — Tu es fou, dis-je à Frédéric, avant de le laisser fermer sa lettre.

» — Tais-toi, Henri, me dit-il froidement. Je sais tout.

» — Tu es donc plus avancé que moi, qui ne savais rien, — je te le jure de nouveau.

» Frédéric ne répondit rien. Il me regarda comme sans me voir, et deux grosses larmes brillèrent dans ses yeux. C'étaient les premières que j'y aie surprises de ma vie.

» Il eut honte, sans doute. Il baissa la tête timidement, et, avec la candeur d'un enfant, il se jeta dans mes bras.

» — Henri, me dit-il, je l'aimais.

» Frédéric partit le lendemain de fort bonne heure; et j'ai gagné à cette belle affaire, d'être séparé de mon meilleur ami pour un temps illimité. Eveline est si difficile et si exigeante!.. »

Tel est le récit que nous fit notre visiteur, et on peut bien penser qu'il fût absous à l'unanimité du malheur involontaire qu'il avait causé. Quant à moi, comme je n'aime pas que les comédies et les vaudevilles finissent toujours immanquablement par un mariage, je trouvai que ce dénouement-là n'était pas commun, non plus que la morale qu'il amène.

Il y a un an de cela. Eveline est mariée depuis trois mois environ. Elle a épousé un médecin fort en renom; et cette dure leçon l'a si bien corrigée, que le comte Frédéric van Heerberg ni son ami ne la reconnaîtraient plus à présent.

M^{lle} J. AMORY DE LANGRAD.

LA ROSE DE SAINT-SATURNIN

« Est-ce bien vrai, monsieur Mirande, que vous consentez à mon mariage avec mademoiselle Rose ?

— Je ne t'ai pas dit, mon garçon, que j'y consentais; je t'ai dit que je ne m'y opposerais pas, c'est bien différent. Et pourquoi veux-tu que je te refuse? tu es un bon sujet.

— C'est vrai.

— Tu es laborieux, rangé...

— Ni plus ni moins qu'une demoiselle.

— Tu n'as pas pour deux liards de méchanceté.

— Oh pour ce qui est de cela, il n'y a pas dans tout le pays un agneau qui me vaille.

— Eh bien, si ma fille y consent, je ne m'y opposerai pas, je te le répète. Mais il faut faire bien attention, vois-tu; Rose sait qu'elle est la plus jolie de toutes les filles du pays; elle sait qu'elle est ma seule héritière, et que cette ferme, qui lui appartiendra un jour, est une fortune assez ronde, ce qui ne gâte rien à deux beaux yeux; tout cela pourra la rendre plus difficile.

— C'est vrai, monsieur Mirande, mais elle doit savoir aussi que je ne suis pas le plus vilain garçon du pays; elle doit savoir que la ferme de mon père

n'est séparée de la vôtre que par le petit bois du ruisseau, et que ces deux fermes réunies seraient une des plus belles propriétés du département, où il y en a cependant d'assez belles; elle doit savoir qu'enfants uniques tous deux, nous serions par ce mariage les plus riches propriétaires de trente lieues à la ronde; c'est bien quelque chose que ça, n'est-il pas vrai, monsieur Mirande ?

— Oui, oui, je le sais bien aussi, moi.

— Quant à ce qui est de m'agréer, vous allez peut-être dire que je suis un peu vaniteux, mais franchement je ne crois pas qu'elle fasse autant de difficultés que vous le pensez. Dans tous les cas, elle aurait bien tort, car lorsqu'elle sera madame Joseph Labastide, est-ce que vous croyez que je la laisserai aller aux champs surveiller les travailleurs? est-ce que vous croyez que je la laisserai faire des ouvrages fatigants? gâter ses jolies petites mains, crotter ses jolis petits pieds? Non, non, à moi toute la besogne, à elle tout le plaisir. Et quand nous irons aux fêtes des environs, ou même à Bordeaux, je veux qu'elle soit la plus élégante comme elle sera la plus jolie; oh! soyez-en bien sûr, monsieur Mirande, il n'y en aura pas

une plus heureuse dans les quatre parties du monde.

— Je n'en doute pas, mon garçon; mais il faut que Rose y consente. En attendant qu'elle se décide, je verrai ton père et nous causerons de tout cela.

— Oh oui, parlez-en à mon père, car il est pour moi comme vous êtes pour votre fille : il veut tout ce que je veux, et tout ce qu'il désire c'est que je sois heureux; et je ne puis l'être qu'à la condition que j'épouserai mademoiselle Rose. Dites donc, mon bon monsieur Mirande, vous lui parlerez un peu pour moi à votre fille, n'est-ce pas? Vous lui direz tout ce que je vous ai dit; je n'ose pas lui parler, moi; quand je la vois, je suis tout je ne sais quoi; je l'entends qui vient, je me sauve; parlez-lui pour moi, mon bon monsieur Mirande. »

Et le pauvre garçon s'enfuit en courant du côté opposé à celui où l'on entendait la voix fraîche et gracieuse de Rose qui, après avoir été visiter les ouvriers, revenait à la ferme en chantant.

Jolie, vive, spirituelle, Rose n'avait qu'un défaut, celui de connaître trop bien tous ses avantages et d'en abuser pour tourmenter ceux qu'ils séduisaient. Son père, qui l'idolâtrait, essayait bien quelquefois de lui faire des remontrances, mais elle savait si bien le cajoler, le caresser, que le brave homme se laissait désarmer et finissait par lui pardonner en l'embrassant. Elle n'avait plus de mère et c'est un grand malheur pour une jeune fille; un père est ou trop sévère, ou trop indulgent; les deux excès ont leurs dangers. Une mère, au contraire, sait allier la douceur à la fermeté; elle obtient, par l'exemple, par la persuasion, ce que ne peuvent obtenir ni la colère, ni les menaces.

Rose accourait joyeusement, portant un bouquet de fleurs champêtres. Elle répétait en sautant un refrain du pays.

« Oh, oh, dit maître Mirande, comme te voilà belle aujourd'hui, ma Rose; tu es toute fleurie.

— Vous ne savez donc pas, mon père, que c'est ce soir la fête aux Aubiers, et que je dois y paraître dans tous mes atours.

— Tiens, tu as ma foi raison; c'est aujourd'hui la saint Augustin, la fête des Aubiers; dans ma jeunesse, j'y suis allé danser bien souvent, c'est une jolie fête.

— C'est la plus belle de vingt lieues à la ronde; vous comprenez bien, mon bon petit père, que je ne puis pas y manquer; qu'est-ce qu'on dirait si je n'y étais pas? Aussi, je vais me faire bien belle, je veux l'emporter sur toutes mes compagnes; je veux que là, comme partout ailleurs, votre fille, la Rose de Saint-Saturnin, comme on dit ici, soit la reine de la fête.

— Et ça sera comme tu le dis, mon enfant. Oui, tu seras la reine de la fête. Ah ça, dis donc, tu danseras avec Joseph, n'est-ce pas?

— Pourquoi pas, mon père? quand je suis à une fête, voyez-vous, je danse avec tout le monde, moi.

— Sans préférence?

— Sans préférence; d'abord avec ceux qui me retiennent les premiers, puis avec tout le monde; c'est si amusant de danser!

— C'est bien; mais ce Joseph, c'est un bon garçon, n'est-ce pas?

— Oui, mon père, oh je ne le rebutez pas.

— Tu feras bien, car je crois qu'il a des intentions à ton égard.

— Oh! pour ce qui est de ça, ils en ont tous, et c'est

une chanson que j'ai entendue bien souvent. Je ne dis pas pour cela de mal de Joseph, mais enfin rien ne me presse, j'ai bien le temps de me décider. Ah! tiens, voilà monsieur le curé; bonjour, monsieur le curé, vous vous portez bien?

— Merci, mon enfant, fort bien, grâce à Dieu. Et vous, maître Mirande, vous êtes toujours en bonne santé?

— A votre service, monsieur le curé; asseyez-vous donc; vous vous rafraîchirez bien un peu? Rose, offre à rafraîchir à monsieur le curé.

— Merci, mes amis, je n'ai besoin de rien.

— Savez-vous bien, monsieur le curé, dit Rose, que ce nous est un grand honneur que votre visite, nous ne l'avons pas souvent.

— Encore celle-là est-elle un peu intéressée, mon enfant.

— Intéressée! Parlez vite, monsieur le curé, dit maître Mirande; en quoi pouvons-nous vous être utiles?

— Vous savez, mes bons amis, le malheur qui est arrivé, il y a quelques jours, à Nicole Desmaroux, du village de Pleignet qui dépend de notre paroisse? Le feu a dévoré tout ce que possédait la pauvre veuve.

— Oui, monsieur le curé, à preuve que vous vous êtes exposé à être tué pour sauver ses trois pauvres petits enfants, qui auraient été brûlés sans vous.

— La pauvre femme est complètement ruinée, elle n'a d'espoir que dans la charité publique; j'ai fait tout ce que j'ai pu; bien du monde, et vous déjà, vous m'êtes venus en aide, mais cela ne suffit pas; il faut encore un sacrifice, et je viens vers vous avec confiance, parce que je sais que vous êtes des braves gens et que vous ne me refuserez pas.

— Monsieur le Curé, s'écria Rose, j'avais mis de côté quelque argent pour m'acheter une belle robe de soie; prenez-le, j'irai avec mon caraco, je n'en serai peut-être pas plus laide.

— La bonté, mon enfant, est une parure qui est de tous les âges et de tous les temps, c'est une mode que tout le monde ne suit pas, mais qui ne change jamais; merci, et que Dieu vous le rende!

— Monsieur le curé, dit maître Mirande, voilà quarante écus que je destinai à acheter un cheval pour remplacer Cocote qui se fait vieille; j'irai quelquefois à pied et Cocote pourra servir encore quelque temps; prenez-les, je suis sûr que vous en ferez bon usage.

— Merci, merci, mes bons amis; Dieu vous récompensera, il vous guidera dans la bonne voie, éloignera de vous les écueils de la route, et vous remettra dans le bon chemin si vous veniez à vous en écarter, car jamais Dieu n'oublie ceux qui font le bien. »

Le curé se retira, et Rose courut bien vite s'occuper de sa toilette pour aller à la fête aux Aubiers.

L'arrivée de Rose au milieu de la fête fit une certaine sensation, l'instinct de la coquetterie, malheureusement si naturel chez un grand nombre de jeunes filles, lui fit comprendre ce succès flatteur, et lui fit prendre, vis à vis de ses compagnes, un petit air de supériorité, de protection qui n'échappa à personne. Joseph, qui l'avait précédée et qui l'attendait avec impatience, s'empressa de venir l'engager pour

une foule de contredanses; elle lui en promit beaucoup, mais pas toutes.

Parmi les étrangers qui se pressaient à la fête des Aubiers, on remarquait un jeune homme à la figure distinguée, à l'air inspiré; un ruban rouge brillait à sa boutonnière. A l'arrivée de Rose, coquettement parée, et brillant de tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, il ne put retenir un cri d'admiration : « Voilà donc, s'écria-t-il, ce que je cherche depuis si longtemps ! »

Ce cri n'échappa point à l'oreille de Rose. Habituee aux compliments des garçons du village et des environs, elle était singulièrement flattée de cet hommage inattendu qu'un étranger, un monsieur de Paris sans doute, lui rendait devant toutes ses rivales.

Je vous laisse à penser avec qu'elle activité travailla à partir de ce moment la *folle du logis*, l'imagination ardente et coquette de la jeune fille; avec quelle joie naïve, mais dangereuse pourtant, elle suivait les regards d'admiration de l'étranger; avec quel plaisir elle le voyait dessiner sur son album ses traits rayonnant de bonheur, sa taille charmante et le costume pittoresque de ces contrées.

Je vous laisse à penser aussi qu'elle fut la joie de Rose lorsqu'elle vit l'étranger s'approcher d'elle et l'engager pour la prochaine contredanse. Cette contredanse était une de celles promises à Joseph, mais ce pauvre Joseph avait bien perdu depuis quelques instants, c'est à peine si l'on pensait à lui! aussi, lorsqu'il se présenta tout radieux, aux premiers accords du violon, pour prendre la main de sa jolie danseuse, il fut repoussé assez rudement.

« Je suis engagée, lui dit Rose d'une voix sèche.

— Comment, mademoiselle Rose, mais vous m'aviez bien promis...

— C'est possible, mais j'ai changé d'idée.

— Ah par exemple! vous m'aviez pourtant bien dit...

— Je vous ai dit ce que j'ai voulu; je suis bien la maîtresse de danser avec qui je veux, je crois.

— Je ne dis pas non, mademoiselle, mais je croyais...

— Croyez tout ce que vous voudrez, mais je ne danserai pas avec vous. »

Et en disant ces mots, Rose accepta la main de l'étranger, qui venait la chercher, et laissa là le pauvre Joseph tout penaud et tout confus.

« Je vous remercie, mademoiselle, dit l'étranger à Rose, de la préférence que vous voulez bien m'accorder, car je crois que ce paysan voulait danser avec vous.

— Ah monsieur, il ne faut pas faire attention; c'est Joseph, un garçon de mon pays; ne vous en occupez pas. Vous venez de Paris, n'est-ce pas, monsieur?

— Oui, mademoiselle, je l'habite ordinairement, et dans cette saison, je voyage pour mon agrément.

— C'est une bien belle ville que Paris?

— Oui; ses boulevards, ses quais, ses jardins, ses monuments, en font une ville à part. »

Après avoir figuré avec une grâce parfaite dans la contredanse, Rose reprit la conversation qu'avait interrompue l'obligatoire en avant deux.

« Les dames y sont bien élégantes, bien coquettes, n'est-il pas vrai, monsieur?

— Mon dieu, mademoiselle, c'est une réputation qu'on a faite aux parisiennes, mais j'ai remarqué dans mes voyages, et celui-ci me confirmerait dans

cette opinion, que les dames de province ne le cèdent guère aux parisiennes sous le rapport de la coquetterie et de l'élégance.

— Cependant, vous pouvez le voir, nous sommes bien simples ici.

— Permettez, mademoiselle, il y a dans ce que vous appelez votre simplicité une recherche, un goût qui prouvent que vous vous occupez beaucoup des moyens de plaire. A Paris, dès qu'une forme de chapeau est en vogue, toutes les dames s'en affublent, qu'elle soit gracieuse ou ridicule : on doit avant tout obéir à la mode. Dans vos campagnes, il n'en est pas ainsi; coiffures et toilettes varient dans chaque contrée, et je mettrais volontiers la plus ingénieuse de nos modistes au défi de créer les formes si différentes et si recherchées de ces innombrables bonnets qu'on remarque avec étonnement dans les provinces de la Normandie, de la Bretagne, et de ce pays où la coquetterie a dû être inventée.

— Pouvez-vous comparer ce petit bonnet sans prétention aux grandes coiffes dont vous parlez.

— Ce petit bonnet, c'est un chef-d'œuvre. Voyez avec quel art il laisse admirer vos longs cheveux débile; voyez comme sa coupe gracieuse encadre, sans les cacher, les contours de votre charmant visage; comme il laisse voir votre front haut et brillant, comme ces petits nœuds de rubans et de fleurs sont valoir l'éclat de vos yeux! Ah! vous appelez cela un petit bonnet sans prétention; moi j'appelle cela un raffinement de coquetterie.

— Vous êtes sévère, monsieur.

— Le grand rond, s'écria d'une voix de stentor le chef d'orchestre. »

En reconduisant Rose près de ses compagnes, l'étranger lui dit : « Mademoiselle, vous habitez ce pays ?

— Oui monsieur, avec mon père, à une petite lieue d'ici, à la ferme de Saint-Saturnin.

— Croyez-vous, mademoiselle, que monsieur votre père voudrait bien me permettre de faire votre portrait, que je le prierais d'accepter?

— Mon portrait? oh! certainement, monsieur! il y a bien longtemps que mon père désire l'avoir, et il sera bien content.

— Eh bien, mademoiselle, j'irai demain lui demander la permission de le faire, et si cela ne vous ennuie pas trop de poser pendant quelques séances, j'espère que je réussirai, et je ne demande pour toute récompense que le droit d'en prendre une copie.

— Bien certainement, monsieur. Tenez, vous voyez ce coteau qui est là-bas, eh bien, la ferme de mon père est au bas de l'autre côté, vous la verrez de loin.

— J'aurai l'honneur de m'y présenter demain. »

Le pauvre Joseph avait passé une bien triste fête; lui qui s'était promis tant de bonheur de cette soirée, il avait été cruellement désappointé. Rose ne lui avait adressé la parole que pour le brusquer; et lorsque le soir elle repartit avec ses compagnes pour retourner à Saint-Saturnin, il essaya vainement de lui parler; tout entière à sa préoccupation du moment, elle le repoussa rudement. C'est que son imagination ne lui faisait plus voir dans ce brave garçon qu'un rustre, un paysan dont les franchises et loyales assiduités lui devenaient à charge.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écriait-il dans son désespoir ; qu'est-ce que j'ai donc fait à mademoiselle Rose pour qu'elle me rudoie ainsi ? Qu'est-ce qu'on a donc pu lui dire contre moi qui obéis à toutes ses volontés ? Il faudra qu'il s'éclaircisse cela demain matin ; mais c'est bien injuste et il y a quelque chose là-dessous, j'en suis sûr. »

Pendant toute la nuit, Rose ne pensa qu'à la conversation qu'elle avait eue pendant la fête ; elle ne rêva que de Paris, de son luxe, de ses fêtes, des succès qu'elle y obtiendrait ; l'amour-propre et la coquetterie, ces deux mauvais conseillers, lui montraient un avenir certain de plaisirs et de succès ; on croit si facilement ce qu'on désire ! Ce monsieur si poli, si galant, qui n'avait pu cacher son admiration en voyant la jolie fermière de Saint-Saturnin, serait un parti bien plus flatteur, bien plus avantageux pour elle que ce modeste Joseph, qui, au bout du compte, n'était qu'un petit fermier, qui ne pouvait offrir à sa femme qu'une existence monotone, calme, il est vrai, mais était-ce à comparer à la vie brillante de la capitale ? C'est sur ce vaste théâtre qu'il serait beau, qu'il serait glorieux de se montrer avec tous ses avantages, et d'obtenir un triomphe d'autant plus précieux qu'il était plus difficile.

Ce fut sous l'impression de ses illusions de la nuit que Rose sortit le matin de sa petite chambre ; la première personne qu'elle rencontra dans la cour, fut Joseph. Le pauvre garçon avait rôdé toute la matinée autour de la ferme en se torturant l'esprit pour découvrir la cause du dédain de Rose. Il s'approcha timidement d'elle.

« Mademoiselle Rose, qu'est-ce que vous aviez hier contre moi aux Aubiers ?

— Moi ? et que voulez-vous que j'aie contre vous ?

— Dame, il fallait bien que vous ayez quelque chose, car moi qui ai été pour ainsi dire élevé avec vous, vous m'avez rudoyé comme un étranger mal-honnéte.

— Vous êtes venu me chercher pour danser quand j'étais priée, je vous ai refusé ; je ne vous ai pas rudoyé pour cela.

— Vous ne vous en êtes pas aperçue, mademoiselle, mais moi ça m'a fait bien de la peine, allez ! Je pensais qu'au point où nous en sommes...

— Comment, au point où nous en sommes ! mais il me semble que nous en sommes au point où nous en avons toujours été, nous étions voisins, nous le sommes encore, et voilà tout.

— Cependant, votre père m'avait dit...

— Mon père, mon père n'a rien pu vous promettre de positif, il ne s'engagera jamais sans me consulter ; ne vous targuez donc pas de ce qu'il a pu vous dire.

— Je ne me targue pas du tout, mademoiselle, seulement j'avais cru que vous qui êtes si bonne, si aimable, quand vous le voulez, vous auriez pitié d'un pauvre garçon qui ne peut avoir d'autre tort que de vous être bien attaché, et d'avoir eu la vanité de penser que...

En ce moment, l'étranger de la veille parut à la porte de la ferme ; un paysan qui le suivait, portait tout son attirail de peintre, chevalet, toile, boîte à couleurs, etc. A son aspect, Rose devint toute rouge et elle dit avec vivacité à Joseph.

« C'est bien, en voilà assez, retirez-vous, je n'ai rien de plus à vous dire.

— Ah oui, je vois ce que c'est ; c'est le danseur d'hier. Tenez, mademoiselle Rose, vous serez cause d'un grand malheur, et vous vous en repentirez un jour.

— C'est possible, mais laissez-moi, je n'ai pas le temps d'écouter vos jérémiades. »

Après avoir prononcé ces dures paroles, Rose s'avança d'un air gracieux vers l'étranger et l'introduisit près de son père, qui était dans une salle basse occupé à donner des ordres à des ouvriers.

« Mon père, lui dit-elle, voici le monsieur dont je vous ai parlé hier soir, et qui vient vous demander la permission de faire mon portrait.

— Soyez le bien venu, monsieur, vous ne pouvez pas me faire une proposition plus agréable ; il y a longtemps que j'ai envie d'avoir le portrait de cette espiègle-là ; ce sera pour moi une consolation quand elle me quittera, car enfin la voilà en âge de se marier.

— Je ferai de mon mieux pour réussir, monsieur, et je l'espère, quoique je ne me dissimule pas la difficulté que je vais avoir à reproduire sur la toile ces traits fins et délicats, cette physionomie expressive qui s'imprime avec tant de mobilité de toutes les sensations qu'éprouve le cœur ; mais enfin, je vous le répète, monsieur, je ferai de mon mieux pour réussir. »

En peu d'instants tout fut prêt pour se mettre à l'ouvrage ; Rose ne pouvait contenir sa joie ; elle prenait au sérieux tous les compliments de l'artiste, qui était installé à la ferme et travaillait toute la journée à ce portrait qu'il soignait avec un goût tout particulier.

Pendant ces longues séances, la conversation ne languissait pas : Paris, ses plaisirs, son faste, en faisaient tous les frais. L'artiste se plaisait à indiquer à Rose la coiffure qui lui allait le mieux, le sourire qui prêtait le plus de malice à sa physionomie, le regard qui donnait le plus d'éclat à ses yeux.

Rose caressait toujours sa chimère, elle se voyait déjà au milieu de Paris, dans ce monde dont on lui vantait les merveilles ; elle en était arrivée à ce point d'illusion qu'elle se persuadait que le portrait n'était qu'un prétexte inventé par l'étranger pour être admis à la ferme, et la copie qu'il en faisait, un moyen d'y prolonger son séjour.

Le portrait de Rose fut exposé à la curiosité publique, il fut trouvé très-ressemblant par les papas et les jeunes gens ; il fut trouvé flatté par les jeunes filles. Il va sans dire que dans le pays on avait un peu causé sur cette prétention d'avoir son portrait, on avait un peu médité sur ce qu'on appelait ces longs tête à tête, et cela d'autant plus volontiers que Rose avait pris avec ses compagnes un air de supériorité et de dédain qui les blessait vivement.

Cependant, l'étude que l'étranger avait faite d'après le portrait de Rose allait être terminée, et celui-ci ne parlait pas ; Rose attribuait son silence à la timidité, et elle attendait. Un matin que l'artiste était allé dans les environs étudier quelques sites pittoresques, une voiture s'arrêta à la porte de la ferme, il en descendit une jeune dame et un joli petit garçon.

« N'est-ce pas ici, dit-elle en s'adressant à Rose, la ferme de Saint-Saturnin ?

— Oui, madame, qu'y a-t-il pour votre service ?

— Oh ! je vois bien que je ne me trompe pas, c'est

de vous, j'en suis sûre, qu'on me parle dans cette lettre.

— De moi, madame ?

— Oui, n'a-t-on pas fait votre portrait ?

— Oui, madame, mais comment savez-vous ?..

— Mon Dieu, par celui-là même qui l'a fait. Voici ce que mon mari m'écrivit il y a quelques jours à Poitiers où je devais l'attendre dans ma famille :

« Dans mes excursions aux environs de Bordeaux, j'ai découvert une gentille paysanne dont les traits réguliers et gracieux me seront d'une grande utilité pour le tableau que je veux faire cet hiver; pour la remercier de sa complaisance à me laisser prendre plusieurs esquisses de son joli visage, j'ai fait son portrait, je veux que tu le voies car c'est un des meilleurs que j'ai faits jusqu'à présent. Viens donc me chercher, nous retournerons ensemble à Poitiers; demande la ferme de Saint-Saturnin. »

— Pourriez-vous me dire où je le trouverai, mademoiselle ?

— Le voilà qui revient de sa promenade, madame, répondit Rose d'une voix troublée, je vous laisse avec lui; et elle s'enfuit dans sa chambre. »

Le désillusionnement était complet, la déception était cruelle; tous ces beaux rêves dont la jeune fille se berçait depuis plusieurs jours, s'évanouissaient; en y réfléchissant bien, Rose comprenait qu'elle n'avait de reproches à adresser qu'à elle-même, qu'elle avait nourri dans son esprit un espoir auquel sa vanité seule avait servi d'aliment. C'était là surtout ce qui torturait son cœur et ce qui la décida à rester enfermée toute la journée : elle ne voulait pas qu'on fût témoin de ses pleurs, elle ne descendit donc que le soir, alors que l'étranger était parti. Son père était avec le curé, qui venait, disait-il, rendre compte de l'emploi de l'argent qu'il lui avait donné pour venir au secours de la pauvre veuve.

« Ah ! te voilà donc enfin, lui dit son père, qu'es-tu devenue depuis ce matin ? Ce monsieur qui a fait ton portrait voulait te remercier avant de partir... mais tu as les yeux tout rouges, qu'est-ce qui t'est donc arrivé ?

— Rien, mon père.

— Mais si, tu as quelque chose.

— Je vous assure, mon père, que je n'ai rien du tout.

— Rose, dit le curé, vous feriez mieux d'avouer vos torts, car nous pourrions croire que la leçon vous profitera.

— Mes torts, monsieur le curé, je n'en ai pas.

— Vous n'en avez pas de graves, je le sais, mais votre coquetterie vous a trompée, et voyez, mon enfant, jusqu'où la vanité peut nous entraîner.

— Monsieur le curé...

— Je sais tout, mon enfant, et j'ai deviné, dans ce qu'on m'a dit et dans ce que j'ai vu, ce qui se passait dans votre cœur. Vous vous êtes laissée prendre aux flatteries d'un peintre qui n'appréciait en vous que ce qui pouvait être utile à son art; il vous admirait comme une belle statue, comme une belle peinture; votre vanité vous faisait croire que vous étiez pour lui l'objet d'un attachement dévoué, alors que vous n'étiez qu'un modèle qu'il faisait poser pour illustrer ses pincesaux.

— Oh ! monsieur le curé !..

— Et cette folle idée vous a tellement aveuglée, que cet espoir de briller dans un monde plus éclatant vous a fait dédaigner vos compagnes, vos amis, vous a fait repousser rudement un brave garçon qui vous aimait réellement, lui, et qui vous offrait un sort heureux dans le pays qui vous a vu naître, où vous êtes aimée, chérie, admirée; vous auriez sans regret quitté votre vieux père, cette ferme où vous avez été élevée; Dieu ne l'a pas voulu, il vous a frappée par où vous avez péché, il a puni votre indifférence pour celui qui vous proposait son cœur pur et sa main laborieuse, par l'indifférence de celui de qui vous attendiez le luxe et les plaisirs. Remerciez-le, mon enfant, il n'a pas voulu que la vanité, la coquetterie étouffassent tout ce qu'il y a de bon dans votre cœur; comme je vous le disais le jour où vous m'avez généreusement donné l'argent que vous destiniez à votre toilette, pour venir au secours de l'indigence, il vous a remis dans la bonne voie dont vous aliez vous écarter, car je le vois à vos larmes, vous regrettez ce qui s'est passé et cette leçon vous servira.

— Oh ! oui monsieur le curé.

— Et voyez, mon enfant, de quel malheur vous auriez pu être la cause. Dans son désespoir de votre abandon, ce pauvre Joseph était parti pour aller se faire soldat.

— Grand Dieu !

— Je l'ai rejoint et je l'ai ramené en lui parlant du chagrin de son père et de sa mère, qui vous auraient maudite si vous aviez été la cause de la perte de leur fils unique. Voilà cependant ce que peuvent amener de malheurs une imagination trop vive, et un désir de briller que la raison ne sait pas modérer. »

La leçon profita; Rose devint aussi bonne qu'elle était jolie; la vue de son portrait, qui ornait la chambre de son père, fut pour elle comme un préservatif, car, en lui rappelant sa cruelle déception, il la mettait en garde contre les petits retours de vanité qui voulaient renaître dans son cœur. A quelques mois de là, on célébrait la noce de Rose avec Joseph.

A. JADIN.

LE PROGRÈS MUSICAL.

CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL.

N° 10.

Dans cette saison où les premières pluies de l'automne condamnent souvent nos jeunes lectrices à s'enfermer derrière les persiennes de leurs maisons de campagne, ce qu'elles ont de mieux à faire est assurément de se livrer à l'étude du chant. — Notre dernier catalogue contenait des morceaux d'opéras peut-être un peu étendus, un peu graves

pour les élèves qui n'ont pas encore abordé les grandes œuvres des maîtres italiens, nous leur donnerons donc ce mois-ci une collection d'ariettes italiennes, de chansons napolitaines, de duos de salon et de petits trios dont le choix leur offrira une grande variété, en même temps qu'une étude amusante et nécessaire.

ÉDUCATION MUSICALE.

MADAME STOLTZ

(Suite et fin.)

La jeune cantatrice joua alternativement dans l'opéra comique et dans le grand opéra. La pélerine Alice devenait, dans la même semaine, l'agaçante Paquita de *Fiorella* ou la tendre Isabelle du *Pré aux Clercs*. M. Bernard, le directeur d'Anvers, passa bientôt à la direction de Bruxelles, où il amena sa pensionnaire déjà célèbre. Ce fut à cette époque qu'elle se maria, mais en conservant le nom sous lequel elle s'était fait connaître à ses débuts. Le rôle de Rachel de *la Juive* contribua singulièrement à sa réputation. Nourrit la vit, chanta en même temps qu'elle, et cet artiste à jamais regrettable, qui possédait à un si haut degré le sentiment du beau et du vrai, confirma le jugement des habitants de Bruxelles. Il obtint pour madame Stoltz un engagement magnifique à notre Académie royale de musique; nous la vîmes débiter, en 1837, dans *la Juive*.

C'est une terrible chose pour une femme à peine âgée de vingt-deux ans, qu'un début devant une pareille assemblée! Les cantatrices connues depuis longtemps ne peuvent se défendre, dans les représentations qui ont quelque solennité, d'une profonde émotion; qu'est-ce donc qu'on doit ressentir, lorsqu'on arrive au milieu d'un monde inconnu, sans grande expérience, et lorsqu'il faut chanter, sans omettre une note, pendant que le cœur palpite d'effroi! Il faut savoir faire marcher de front, le drame extérieur dans lequel on joue un rôle, et le drame intérieur qui se passe en soi-même.

— « C'est ta destinée tout entière qui est sur le

tapis, dit la voix secrète. A toi les couronnes de l'art si tu réussis. A toi la déception, la douleur et l'obscurité si tu tombes. » — Tout cela dépend d'une note plus ou moins claire, d'un geste plus ou moins heureux. Que de triomphes il faut recueillir pour faire oublier de telles angoisses!

Madame Stoltz sortit victorieuse de ce début solennel, où l'avenir d'un artiste est décidé. Un organe étendu et puissant, un timbre magnifique qui passe avec facilité des notes aiguës du soprano aux cordes graves du contralto, une phrysonomie expressive, des accents pathétiques, le sentiment dramatique poussé à un très-haut degré, voilà ce qui enthousiasma l'auditoire habitué aux succès de mademoiselle Falcon, une des reines de l'art à cette époque. Rosine Stoltz continua ses débuts dans *les Huguenots*. Le rôle de Valentine fut joué par elle avec un talent vraiment remarquable; elle ne chercha pas à imiter M^{lle} Falcon, elle se livra à ses inspirations propres et réussit complètement. Depuis cette époque, l'éminente cantatrice marcha de succès en succès : dans *Guido* et *Ginevra*, dans *le Benvenuto* de M. Berlioz, *Robert le Diable*, *la Favorite*, *la Reine de Chypre*, *Othello*, et tous les grands ouvrages représentés à l'Opéra. Madame Stoltz a mérité tous les suffrages, a obtenu tous les triomphes, et cependant nous lui avons entendu dire un jour, dans un de ces accès de lassitude communs aux êtres dont la vie appartient en quelque sorte au domaine public : « Hélas! hélas! où est le bon temps d'autrefois? temps de jeunesse insouciant et joyeuse, où l'on prélève une fleur à un diamant, temps dont l'obscur innocence vaut mieux que tous les soleils de la gloire! »

MARIE LASSAUEUR.

Revue Musicale.

C'est surtout aux théâtres lyriques que peut s'appliquer, pendant l'été, l'expression consacrée dans le monde dramatique, de *morte-saison*. Le Théâtre-Italien ne rouvre ses portes qu'au mois d'octobre, et les premiers sujets de l'Opéra exploitent à l'étranger ou dans les départements les congés que l'administration ne leur accorde que pendant les mois d'été. Cette année, le Théâtre-Lyrique avait cessé de jouer, et les Bouffes-Parisiens eux-mêmes avaient émigré à Londres. Mais voici le moment arrivé où leurs engagements vont réunir à Paris les artistes en renom, et où tous les théâtres vont lutter d'activité.

L'Opéra prépare un grand ouvrage en cinq actes, *la Magicienne*, de M. Halévy. On dit déjà des merveilles d'une mise en scène qui doit dépasser les splendeurs de *la Juive* et de *la Reine de Chypre*! Quant à *l'Africaine*, de M. Meyerbeer, c'est un astre qui brille à peine dans les horizons les plus vagues de l'Opéra. On se rappelle qu'il s'est passé cinq années entre *Robert et les Huguenots*, treize entre *les Huguenots* et *le Prophète*. S'il faut suivre cette progression, combien faudra-t-il de temps entre *le Prophète* et *l'Africaine*? En attendant, on a repris *le Cheval de Bronze*, une des plus charmantes partitions de M. Auber, représentée, pour la première fois, à l'Opéra-Comique, en 1835. Dans aucun de ses ouvrages l'illustre maestro, qui est l'honneur de l'école française, n'a été plus prodigue de ses mélodies faciles et charmantes, si pleines de verve et d'originalité.

Le succès du *Cheval de Bronze* avait été très-grand à l'Opéra-Comique, il a été plus grand encore à l'Opéra. Les

récitatifs obligés n'ont rien enlevé à l'entrain de la pièce, et les nouveaux morceaux que M. Auber a ajoutés à la partition sont tout à fait dignes de l'auteur de *la Muette* et du *Domino Noir*.

Le Théâtre-Italien annonce une saison des plus brillantes, car son programme se compose d'une série de chefs-d'œuvre de Rossini, Bellini, Donizetti, Verdi, Mozart, Cimarosa : *il Barbiere*, *la Norma*, *Don Pasquale*, *Il Trovatore*, *Don Giovanni*, *Il Maitrimonio segreto*, etc.

L'Opéra-Comique, fidèle à ses traditions de théâtre pour ainsi dire classique, remet successivement à la scène les œuvres de la plupart des maîtres qui ont fait la gloire de ce genre essentiellement national.

Tandis qu'à l'Opéra *le Cheval de Bronze* faisait sa réapparition transformé en grand opéra, le Théâtre-Lyrique inaugurerait sa réouverture avec *Euryanthe* dans les conditions inverses, c'est-à-dire *Euryanthe*, opéra écrit par Weber avec récitatifs et transformé aujourd'hui en opéra comique. Singulière destinée des chefs-d'œuvre des compositeurs étrangers en France... car de Freyschütz, opéra comique, nous avions déjà fait un grand opéra! Plusieurs morceaux d'*Euryanthe* ont été supprimés, d'autres ont été déplacés, et, de plus, on a intercalé dans la partition de Weber sa *Marche de Preciosa* et *l'Invitation à la valse*. Le succès a été complet, et il sera dit dans l'histoire de l'art de ce temps-ci que le Théâtre-Lyrique, au milieu de chances diverses, aura su populariser cette admirable trilogie de Freyschütz, Oberon et *Euryanthe*!

GESTA DEI PER FRANGOS

Sur les flots soulevés, quelle que soit la nuit,
Quel que soit l'ouragan qui menace sa tête,
La France, pour ce monde, est un phare qui luit
Et doit survivre à la tempête.

Tel qu'un coursier sans frein, vers un but inconnu,
A travers les périls le genre humain s'avance;
Dans nos cœurs cependant nul effroi n'est venu...
Jamais Dieu n'oubliera la France.

Aux jours futurs, Seigneur, comme aux jours d'autrefois,
Inspirez son génie, et faites de sa voix
L'interprète de vos oracles!

Guidez, Seigneur, guidez ses drapeaux triomphants
Et choisissez toujours les bras de ses enfants
Pour instrument de vos miracles!

C. de N.

(Souvenirs d'un Voyageur. — Poésies.)

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

MANIÈRE DE NETTOYER LES RUBANS LILAS ET VIOLET. — Faites bouillir deux onces de sel de potasse dans une pinte d'eau de rivière, jusqu'à ce que le sel bien fondu laisse l'eau claire. Imbibez une éponge de cette eau, frottez légèrement les rubans rougis, essuyez-les entre deux linges, repassez-les encore mouillés, et ils auront repris leur couleur primitive.

RECETTE POUR NETTOYER LES GANTS DE CASTOR. — Faites une eau de son bien grasse; lorsqu'elle est refroidie, mettez-y les gants, laissez-les tremper pendant une nuit; le lendemain, frottez-les dans l'eau avec soin, et faites-les sécher, mais en les froissant souvent, afin que la peau ne se durcisse pas.

FLAN DE CRÈME AU CAFÉ. — Faites une petite quantité de pâte brisée, et ajoutez-y un jaune d'œuf. Étendez cette pâte de l'épaisseur d'un demi centimètre sur une tourtière à rebord, que vous aurez préalablement beurrée. Délayez deux cuillerées de farine dans un demi litre de lait, sucréz fortement, faites prendre sur le feu en tournant, laissez refroidir à moitié; ajoutez trois jaunes d'œuf, mêlez bien.

Il faut avoir préparé à l'avance une petite tasse de café noir très-fort, qu'on ajoute à la crème, avant de la verser sur la pâte. Cela fait, battez en neige très-soutenue quatre blancs d'œuf, sucrez-les avec trois

cuillerées de sucre en poudre, étendez cette neige à la surface de la crème. Posez la tourtière sur un fourneau modérément chaud, entourez-la de braise; laissez bien chauffer en dessous, puis, saupoudrez les blancs d'œuf avec du sucre pilé très-fin, et placez sur le tout un four de campagne garni de cendre chaude. La cuisson doit durer une heure. Il faut que les blancs montent et prennent couleur et que la pâte du bord de la tourtière soit colorée.

On peut parfumer ce gâteau à la vanille, aux amandes, au chocolat, etc., etc. Il est excellent de toutes les manières.

CRÈME A L'ORANGE.

Le jus de trois oranges.

Une demi-once gélatine.

Le jus d'un demi citron.

Une demi-livre sucre blanc.

Vous mettez un verre d'eau au feu, dans laquelle eau vous faites bouillir un peu d'écorce d'orange. Vous faites fondre votre sucre dans fort peu d'eau. Il faut que le tout, sucre, jus, gélatine, soit de la contenance de trois verres à bière. Le tout encore passé dans un linge blanc, puis mis dans une grande jatte ou saladier, pour fouetter pendant une heure, et faire arriver à consistance.

Alors, verser dans un moule et le placer dans un seau d'eau froide ou de la glace.

Correspondance.

PLANCHE X. — 1, *Félicie* — 2 et 3, Col et entre-deux — 4, *Anna* — 5, *Josépha* — 6, Garniture assortie au col n° 2 — 7, V. R. — 8, Écusson avec le nom de *Marie* — 9, Écusson pour mouchoir d'homme avec J. L. C. — 10, Quart d'un mouchoir — 11, Pale — 12, M. S. — 13, B. G. — 14, C. C. — 15, M. C. — 16, *Eulalie* — 17, H. L. — 18, L. C. — 19, P. D. — 20, Écusson avec E. H. — 21, Taie d'oreiller — 22, Garniture de la taie d'oreiller — 23, Col simple — 24 et 25, Siège et dossier d'une chaise de *fumoir* — 26, Patron d'un fichu *Marie-Antoinette* — 27 à 30, Patron de chemise d'homme — 31 et 32, Croquis de deux fichus *Marie-Antoinette* — 33, Corbeille pour les cartes de visites — 34, Devant de foyer — 35, Bonnet fanchon — 36, Calotte grecque.

La petite édition finit au numéro 10 inclusivement.

Que le temps du bonheur passe vite! Ton séjour, ici, n'a été qu'un éclair, ma Florence! L'existence des mollusques, de tout ce qui naît, vit et meurt aux mêmes lieux, entouré des mêmes affections, a bien

son prix! Je sais que tu vas crier au blasphème, mais lorsque je vois s'augmenter tous les jours la facilité de s'éloigner les uns des autres, je te répète que je jette un regard d'envie sur les créatures condamnées

à une éternelle stabilité. Que veux-tu? Pour être heureuse, la vue des mêmes lieux me suffit. Après cela, peut-être ton départ est-il la seule cause de cette boutade, et, s'il s'agissait de t'aller trouver à mon tour, peut-être aussi apprécieraient-ils les bienfaits d'une rapide locomotion!

Toi partie, je suis donc restée très-maussade; alors, comme distraction, on est venu proposer à ma bonne mère et à moi, de nous mener à la séance annuelle des cinq académies réunies. Fort impertinemment, je trouvais, à part moi, que la distraction n'était pas heureusement choisie. Messieurs les gens d'esprit criblent l'Académie de leurs épigrammes; ces épigrammes, on les recueille, on les répète, on les colporte; on est tout aise et tout ravi de se moquer de la première société savante du monde; peut-être bien me suis-je quelquefois rendue coupable de ce crime?... toujours est-il que, le jour en question, encore imbu de toutes les sottises débitées sur les académiciens, je mis mon chapeau d'assez mauvaise grâce.

Nous arrivons; l'on nous place, fort bien même, juste en face du petit bureau où chaque lecteur vient s'asseoir; cela ne me déride point; les académiciens sont assis; M. de Montalembert, le président, occupe son fauteuil, ayant trois académiciens à sa droite, et trois à sa gauche, et, parmi ces derniers, M. Villemain, dont nous avons lu ensemble le cours de littérature, si magnifique de forme, si intéressant par le fond. M. de Montalembert, de sa place, lit un fort beau et bon et consolant discours, dans lequel il constate de générales tendances au progrès.

Déjà je me gourmandais tout bas d'avoir fait la grimace pour venir, lorsque quelque lutin ennemi de l'Académie s'en mêlant, on vient nous lire, coup sur coup, deux discours, dont un très-long sur l'arc d'Orange, et l'autre sur feu M. Schinkel, architecte allemand fort distingué. Ah! ma chère Florence, que ces deux discours ont exercé la patience de ton amie et celle de bien d'autres! A ma gauche, une altesse dormait; plus loin et jusqu'aux côtés du président, l'on chuchotait, on souriait, pas du discours, j'en suis convaincue; il n'y avait pas de quoi rire.

Il en était ainsi, lorsque parut sur la sellette M. Amédée Thierry, le frère d'Augustin Thierry, l'auteur de la *Conquête de l'Angleterre par les Normands*, le grand écrivain que les lettres ont perdu l'an dernier, et dont les trop peu nombreuses pages sur l'histoire de France m'ont fait aimer l'histoire aussi passionnément qu'auparavant je l'aimais peu.

A l'aspect de M. Amédée Thierry, l'assemblée est prise d'un petit frémissement; on respire, on sait qu'il y a dans les feuilles que tient M. Thierry un festin délicat auquel on s'apprête à faire fête, et, en effet, M. Thierry nous ayant lu l'élection d'un évêque à Bourges au moyen âge, l'attente générale est encore surannée. Quel beau style! quelle belle et simple élocution! quel tableau mouvementé! nous ne sommes plus à Paris ni au dix-neuvième siècle, nous sommes à Bourges, au quatrième siècle, et nous nous agitions pour que l'évêque de notre choix soit élu.

L'histoire, présentée ainsi, est d'un attrait tout puissant. Lisez donc des romans après cela! Pour ma part, j'étais transportée!

M. Viennet, avec une très-spirituelle épître, a clos la séance; tu sauras que l'honorable académicien

maltraite la crinoline; c'est bien de l'honneur pour elle! Mais, hélas! à l'opposé de M. de Montalembert, qui avait fini par de consolantes paroles, M. Viennet termine par des vers dans lesquels il prétend que tout va de mal en pis!

Est-ce la faute de la crinoline? Hum!...

En voilà peut-être bien long sur l'Académie, mais en ce moment il est bien difficile de faire ma petite *Chronique parisienne*. — Paris, en effet, pendant le mois de septembre, a une physionomie particulière, et qui ne ressemble en rien à son aspect durant les onze autres mois, — c'est le mois des vacances, — vacances des collèges, — vacances des pensions, — vacances de la magistrature, — vacances partout; — si bien qu'en l'absence des Parisiens, qui sont tous aux bains de mer, à la campagne, en voyage, les étrangers et la province envahissent Paris, remplissant les restaurants, garnissant les salles de spectacle, curieux, affairés, ébahis, infatigables, s'arrêtant à chaque pas pour admirer et jouir de tout. Dam! le voyage est cher; — le temps passe vite:

Hâtons-nous, le temps presse et nous traîne avec soi, Le moment où je parle est déjà loin de moi!

C'est Boileau qui a fait ces deux vers....

Les boulevards de Paris, en septembre, sont émaillés de figures étrangères. C'est une famille anglaise: le père, grand, gros, gras et blond, coiffé d'une casquette de drap, portant en sautoir le petit sac de voyage; la mère, le chef orné d'un chapeau Louis XIII, surmonté d'une plume gigantesque et d'un voile en soie verte; puis la jeune fille de dix-huit ans, habillée à l'enfant... enfin, le petit garçon, le Baby, vêtu à l'écossaise, et suspendu aux poches du tweek paternal. — Le père a sous son bras un dictionnaire de poche et le *Guide de l'étranger dans Paris*.

Plus loin, ce sont des Allemands rêveurs qui marchent la tête en l'air, le nez au vent, et vont se heurter contre ce monsieur en habit noir et en cravate blanche, qui doit être un *soliciteur* venant de chez le ministre.

Là-bas, ce sont des Italiens, des Espagnols, voire même des Japonais! Oui, des Japonais! ressemblant pas mal aux personnages des porcelaines de leur pays natal.

Je ne sais pas si c'est flatter l'amour-propre étranger, mais c'est un fait digne de remarque que les spectacles tout ce mois, ont vécu du produit de la littérature étrangère.

La Porte-Saint-Martin donne sous le titre des *Chevaliers du Brouillard*, une quasi traduction d'un drame anglais: *the Adventures of Jack Sheppard*.

Au Ciréon, c'est le *Roi Lear* de Shakspeare.

A l'Odéon, ce Conservatoire des alexandrins classiques on joue *Louise Miller*, le drame allemand de Schiller.

Avouons que les étrangers doivent avoir une triste opinion de notre imagination.

Heureusement qu'ils en font autant chez eux; une de nos amies m'écrivait qu'elle avait vu représenter à Londres, sous le titre de *the Girl of the Miser*, la *Fille de l'Avare*; en Italie, une autre avait vu cette affiche triomphante des *Trois Mousquetaires* (ou la *Dame assassinée*):

I TRE MOSCHETTIERI

O LA DONNA AMMAZATA,

Dramma nuovissimo dell' illustrissimo

Signore ALESSANDRO DUMAS.

D'où il résulte que si l'on veut entendre les produits de la littérature française, il faut aller non pas à Paris, mais à Venise, et que pour connaître Schiller ou Shakespeare, c'est à Paris et non à Munich ou à Londres qu'il faut venir.

C'est un chassé-croisé de la littérature, une fusion générale.

Il n'y a pas que les chemins de fer qui fusionnent.

— L'Odéon fusionne ainsi avec le théâtre de Vienne.

— La Porte-Saint-Martin avec Adelphi ou Drury-Lane.

— Les directeurs des théâtres ne se plaignent pas des dividendes, tout est donc pour le mieux dans la meilleure des littératures, et prenons nos planches.

COTÉ DES BRODERIES.

1, *Félicie*, plumetis ordinaire et plumetis fendu.

2, COL MOUSQUETAIRE, à broder sur nansouk en application. Dans les feuilles, le point d'échelle est de rigueur; quant au restant des jours qui se trouvent indiqués par des croix, ils pourraient être remplacés par du tulle, dont le réseau varierait à chaque petit écusson.

3, ENTRE-DEUX allant avec ce col et devant accompagner la garniture du n° 6.

4, *Anna*, plumetis.

5, *Josépha*, plumetis et œillets ou pois.

6, GARNITURE en rapport avec le col et l'entre-deux.

7, *V. R.*, plumetis et points sablés.

8, Écusson, renfermant le nom de *Marie*, plumetis très-fin.

9, Écusson POUR MOUCHOIR D'HOMME, renfermant le chiffre *J. L. C.* plumetis fin et points sablés.

10, QUART D'UN MOUCHOIR; ce dessin, qui se fait au plumetis très-simple, doit-être placé au-dessus d'un ourlet.

Ici finit la petite édition

11, DESSIN DE PALE, que l'on peut broder soit au plumetis sur batiste, soit au passé sur moire blanche; sous la batiste il faudrait placer un transparent de satin mais, bleu ou vert; une petite valencienne terminerait le feston. Pour la moire, la valencienne se trouve remplacée par une frange ou une dentelle d'or ou d'argent, suivant la disposition de la pale. Le chiffre de *Marie*, mis à la place de celui-ci, rendrait ce dessin convenable pour un autel destiné à la Vierge.

12, *M. S.* enlacées, plumetis.

13, *B. G.* enlacées, plumetis.

14, *C. C.* enlacées, plumetis.

15, *M. C.* enlacées, plumetis.

16, *Eulalie*, plumetis.

17, *H. L.* plumetis.

18, *L. C.* plumetis.

19, *P. D.* plumetis.

20, Écusson POUR MOUCHOIR, renfermant les lettres *E. H.*, le tout au plumetis facile.

21, TAIE D'OREILLER; ce dessin des plus faciles, et n'exigeant que très-peu de travail, est d'un effet charmant; le ruban, qui serpente tout autour, n'est point ordinaire. Les feuilles, les plus grosses surtout, doivent être assez bourrées, et le coton dont tu te serviras ne doit pas être très-fin; je t'engage à prendre le 7 ou le 8 marqué à la croix.

22, GARNITURE qui doit entourer la taie d'oreiller; elle se pose tout à fait à plat, n'ayant d'ampleur que dans les coins.

COTÉ DES PATRONS.

23, COL SIMPLE, que l'on peut faire également en broderie à la minute ou en broderie au plumetis ordinaire. Une explication sur le feston à la minute que nous devons à une de nos amies, complètera celle que je t'ai déjà donnée sur cette sorte de travail; je te réserve cela pour le mois prochain.

24 et 25, SIÈGE ET DOSSIER D'UNE CHAISE DE FUMOIRE.

Le mot n'est pas encore officiellement au dictionnaire de l'Académie, mais il est consacré aujourd'hui. Il n'est pas, en effet, d'appartement tant soit peu confortable où l'on ne réserve une salle spéciale pour les fumeurs, et la plupart du temps une salle décorée avec la plus grande recherche d'objets d'art, d'armes, de bronzes, de curiosités de toute sorte. Aussi, pour marcher avec le siècle, et en dépit de toutes les professions de foi faites par le Journal à l'endroit des fumeurs, je t'envoie, aujourd'hui, le dessin de l'une de ces nouvelles petites chaises, que tu désirais, me disais-tu, dans ta dernière lettre, pour l'offrir à ton oncle; voilà ce dessin, et je t'engage à le faire ainsi : Le fond de la chaise sera en peau marron, avec application de casimir vert, retenu soit par une soutache très-fine verte ombrée, soit par un simple rang de points de chaînette fait avec du cordonnet également ombré; les détails du dessin, ainsi que les nervures des fleurs et des feuilles, se feront au passé.

Pour ces sortes d'applications, lorsqu'il s'agit d'un ouvrage fait sur peau, voici comment on procède. On commence par bâtir le morceau de peau sur un calicot mince (sans cette précaution tu risquerais, en travaillant, de déchirer le morceau de peau); sur l'étoffe, qui doit servir pour les applications, tu reproduiras le dessin que voici; ensuite, à l'aide de ciseaux très-fins, tu découperas minutieusement les contours des feuilles et des fleurs. Il ne faut pas que j'oublie de te dire qu'avant de tracer le dessin, il faut gommer l'étoffe à l'envers; cela la rend plus ferme. Ton découpage terminé, tu colles le drap sur la peau; la gomme, qui aura eu le temps de sécher, sera de nouveau légèrement mouillée; enfin, avant de poser la soutache ou de faire le point de chaînette, il faut, par un point de côté très-fin et assez rapproché, joindre le drap à la peau; sans cette précaution l'ouvrage ne serait point solide. Quel que soit le genre d'application : satin sur velours, — velours sur moire, — velours épinglé sur peau, etc., c'est toujours de la même manière qu'il faudra t'y prendre; seulement, je te rappelle que l'emploi d'une doublure de calicot n'est nécessaire que pour les applications sur peau.

La monture de cette chaise se fait généralement en vieux chêne; de chaque côté du dossier est un grand effilé de douze à quinze centimètres.

26, PATRON D'UN FICHU MARIE-ANTOINETTE. Ces fichus se porteront encore beaucoup cet hiver; leur succès s'explique facilement, ce fichu étant à la fois joli et commode avec les corsages qui ne sont plus ni dans leur première fraîcheur, ni dans les dernières conditions de la mode. Le modèle que je t'envoie est mi-décolleté; il se porte avec des robes décolletées et à

manches courtes; les croquis des numéros 31 et 32 le montrent sous deux aspects différents.

27 à 30, DEVANT, DOS, PIÈCE ET COL d'une chemise d'homme. Ce patron est parfait de coupe, et, si tu le suis exactement, tu pourras très-bien faire toi-même les chemises de ton père et de ton frère, ce qui fait une grande économie; tu sais combien les chemises les plus simples sont chères de façon.

31 et 32, Voici deux autres fichus MARIE-ANTOINETTE, Le premier, le plus élégant des deux, est en tulle, point d'esprit, à dessin très-fin; il est orné de deux garnitures également en tulle, terminées par un double feston à dents rondes; au-dessus de chacune des garnitures, sont placés quatre rangs de petits velours zéro, soit noirs, soit de couleur assortie à la robe; mais le noir est toujours préférable; il s'harmonise avec tout. Un seul rang de garniture autour des pans; au-dessus de cette garniture, deux rangs de velours (c'est par erreur que notre croquis n'indique pas ce détail). Un nœud de ruban, ou mieux encore de velours, se place au bas de la taille, à l'endroit où les deux bouts se croisent. Quant aux manches, elles sont composées d'un simple bouillon terminé par une garniture analogue à celles du fichu (dix à douze centimètres de hauteur); trois nœuds de velours numéro 5 sont placés en dessous du bouillon. Ce fichu, en tulle noir, est également fort joli; les jeunes femmes qui ont des dentelles, peuvent remplacer la garniture festonnée par une dentelle d'égale hauteur. Notre second modèle, bien que de même forme, convient pour des toilettes plus simples. Le fond est en mousseline avec semé de gros pois; il est orné d'une garniture de même étoffe, terminée par un feston et ayant, pour tête, un bouillonné de mousseline unie; une petite dentelle entoure le cou, et un nœud de ruban de taffetas complète ce fichu.

Ces sortes de fichus se portent aussi montants; notre modèle peut servir pour cette forme; il suffit de le couper tout à fait montant, sans rien changer à la pose qu'il doit avoir sur les épaules, en faisant, au besoin, une ou deux pinces vers le cou.

33, CORBEILLE POUR RECEVOIR LES CARTES DE VISITE. Cette corbeille, qui se fait sur carcasse, est composée de chenille, de perles et de fleurs en chenille. Les dimensions de la carcasse sont de 14 centimètres de hauteur, 28 de diamètre dans le haut, 15 dans le bas, et de 5 de hauteur pour le pied, qui forme des dents arrondies. Les montants en fil de fer sont recouverts de perles rocailles blanches et de perles cèrise; ces perles, enfilées en alternant les couleurs, sont enroulées autour de chaque montant, puis avec de la chenille vert d'eau (chenille de moyenne grosseur) on forme de tout petits losanges, ainsi que l'indique le croquis; chaque bout de chenille doit être solidement arrêté dans le bas et dans le haut. Les festons du haut étant doubles, l'un sera recouvert de perles comme les montants, et l'autre de chenille; pour le pied, il faudra procéder de même. Le fond de la corbeille se fait en carton doublé à l'envers d'une percaline verte, et à l'endroit de satin ou de moire: la doublure légèrement bombée à l'aide d'un peu de coton; une chenille doit être collée autour de ce fond; c'est sur l'entourage du haut que sont posées les fleurs en chenille avec leur feuillage; le choix de ces fleurs te regarde; ceci dépend tout à fait de tes idées et de

tes goûts; une guirlande de petites violettes et de paquerettes ferait, je crois, fort bien.

34, DEVANT DE FOYER. Cet ouvrage, tout nouveau, se fait au crochet; il se compose de bandes de fleurs en relief, coupées par d'autres bandes en imitation d'hermine, dite *asiatique*. Procure-toi un crochet numéro 6, en acier, 400 grammes de laine blanche Vénitienne 4 fils, — 100 grammes de laine noire 4 fils, — 100 grammes de laine vert d'eau brillantée, — 30 grammes de moire aussi brillantée, et, enfin, — 30 derniers grammes de laine de Saxe 5 fils; quantité de laine suffisante pour faire ce tapis d'une longueur de 4 mètres 50 centimètres sur 50 centimètres de large; chaque bande ayant 10 centimètres de largeur. Je ne donne point ici les quantités nécessaires pour faire les fleurs de la guirlande qui court dans le milieu des deux bandes, car je pense que beaucoup de nos amies achèteront ces fleurs toutes prêtes; celles qui les feront elles-mêmes, devront utiliser les restes de laines qu'elles doivent trouver au fond de leur corbeille à tapisserie.

Cette bande fleurie se fait au crochet carré ordinaire avec la laine verte brillantée, c'est-à-dire deux mailles en l'air, une *barette*, deux mailles en l'air, et ainsi de suite, tu auras monté 29 mailles et tu dois avoir 9 petits carrés. La bande finie recevra la guirlande en question, composée de marguerites bouclées roses ou de tout autres petites fleurs de laine, en harmonie avec l'appareil dans lequel ce tapis doit trouver sa place. La guirlande devra être solidement cousue à la bande de crochet vert d'eau; les nervures des feuilles et la tige de la guirlande seront en laine noire.

Pour l'imitation d'hermine, il faut faire d'abord une bande pareille à la précédente, puis, lorsque les trois bandes longues et les deux des côtés seront faites, tu couperas le restant de ta laine en morceaux de 18 centimètres chacun; tu feras de même pour la laine noire; alors, reprenant la bande au crochet, tu commenceras le travail de *fouffure*; pour cela, on tient sa bande de la main droite, et de la main gauche deux bouts de laine blanche pliés en deux; on fait d'abord entrer le crochet dans la première maille; ensuite on l'en fait ressortir, on accroche les deux bouts de laine par le milieu, on ramène à soi le crochet que l'on fait repasser dans la maille suivante, on racroche deux autres bouts de laine... et ainsi de suite jusqu'à la neuvième maille; là, la laine blanche est remplacée par six bouts de laine noire, que l'on travaille de même, et qui forment les petites queues noires. Ce rang terminé, tu feras les trois suivants, complètement blancs; au quatrième, tu reprendras la laine noire, en ayant soin de placer les petites queues dans l'ordre indiqué par le dessin. J'espère que ce travail est simple; rien de plus facile à exécuter; c'est un des plus jolis ouvrages que madame Marie Soudant ait composés.

Les bandes se cousent les unes aux autres, par un point de surjet, seulement je dois te faire une observation sur la largeur des bandes: bien qu'elles soient toutes de même dimension, les bandes fleuries paraîtront plus étroites, parce que la frange *hermine* retombera un peu dessus; je te donne cet avertissement, afin que tu n'emploies pas de trop grosses fleurs, qui, une fois l'ouvrage terminé, te sembleraient en disproportion avec la largeur de la bande.

Quant à la monture de ce tapis, elle est aussi simple que l'ouvrage lui-même : sous les raies à jour, on place un transparent de percaline vert d'eau ; le reste du tapis est doublé d'une thibaude, recouverte de percaline.

35, BONNET FANCHON. J'avais espéré pouvoir l'envoyer avec ce croquis, un patron et un dessin pour faire ce bonnet ; mais faute de place, j'ai dû remettre ce travail à un prochain numéro.

36, CALOTTE GRECQUE. Elle se fait au crochet en cor-donnet de soie noir ou de couleur ; ce crochet, qui est à jour, se place sur un transparent de même couleur ou d'une nuance tranchante, telles que gros vert, gros bleu, pensée, sur taffetas noir.

MANIÈRE DE COLORIER LES FLEURS EN PAPIER.

De quelque manière qu'on veuille colorier, il faut commencer par mouiller le papier, excepté pour les panachures proprement dites, qu'on fait ordinairement à sec.

Coloriage en bleu. — Supposons une jacinthe à colorier en bleu nuancé. Sur une serviette repliée en quatre au moins, on rangera les différentes parties de la jacinthe par coupes de huit morceaux ou de douze au plus ; puis, avec une fine éponge trempée dans l'eau, on mouillera bien toutes ces coupes. On mettra dans une soucoupe un peu de bleu (ce bleu se trouve chez tous les marchands d'appâts) avec une égale quantité d'eau, et l'on y plongera les coupes une à une en les tenant avec la pince et en ayant bien soin de ne pas déranger les morceaux. En les retirant du bain, on les placera sur du papier brouillard gris-blanc parfaitement propre, et on appuiera avec un pinceau pour faire pénétrer la couleur et détruire les bulles d'air, s'il s'en était formé. Cette première opération terminée, on mettra quelques gouttes de bleu pur dans un godet ou dans un verre à liqueur, et, avec un pinceau, on en teindra le contour des dents. Il faut appliquer le bleu foncé des deux côtés de chaque coupe et appuyer avec le pinceau à plusieurs reprises, pour faire bien pénétrer la couleur.

Si l'on voulait imiter la jacinthe que les horticulteurs appellent Lord Nelson, et qui est blanc nuancé de bleu clair, après avoir mouillé les coupes, on les poserait sur le papier brouillard et on ferait avec le bleu étendu d'eau ce qu'on a fait avec le bleu pur.

On fait de la même manière des liserons bleus, mais ceux qui sont blancs dans le fond ont le bord non bleu clair, mais bleu foncé s'affaiblissant par degrés. Pour obtenir cette dégradation, on trempe d'abord dans du bleu clair toute la partie colorée, puis on trempe le bord dans du bleu pur. On met du jaune avec un pinceau au fond du liseron.

Coloriage en jaune. — On ne colorie guère en jaune que l'onglet des pétales et l'on suit le même procédé que pour la couleur bleue. Il faut avoir une bouteille de jaune fin, en mettre quelques gouttes dans de l'eau et en prendre avec un pinceau pour en colorier les pétales mouillés. Avec quelque couleur que l'on opère, il faut avoir grand soin de disposer les coupes sur le papier brouillard, de telle sorte qu'elles ne puissent se tacher les unes les autres.

Coloriage en violet. — On obtient le violet en versant sur des cocons de cette couleur un mordant préparé exprès. On presse les cocons avec une petite cuillère ou une lame de bois pour en extraire tout le liquide ; il ne faut pas mettre de métal dans cette couleur. Pour avoir du violet plus clair ou du lilas, on ajoute plus ou moins d'eau. Il est inutile de répéter comment on emploie la couleur, le procédé est toujours le même.

Coloriage en vert. — On met dans de la couleur jaune quelques gouttes de bleu fin, ce qui produit un vert assez foncé. Si l'on voulait du vert plus clair, on étendrait de plus ou moins d'eau. Le vert, comme le jaune, ne sert d'ordinaire qu'à colorier l'onglet des pétales. Il y a des jacinthes et des fuchsias qui ont la pointe des dents vertes. Les fleurs blanches à cœurs verts sont en général d'une grande fraîcheur.

Coloriage en cerise. — Les procédés pour colorier en cerise, quelle qu'en soit la nuance, sont plus difficiles et plus longs que pour les couleurs précédentes. Si, par exemple, on voulait avoir une de ces jolies roses de l'Inde cerise foncé à cœur blanc, on mouillerait les coupes comme il a été dit, puis on les prendrait une à une pour les tremper dans du rose végétal pur, en serrant fortement entre les doigts la partie qui doit rester blanche, afin que la couleur n'y puisse pénétrer. A mesure qu'on les sort de la couleur, on les pose sur le bord d'une soucoupe, le blanc en haut, pour empêcher le rouge de descendre. On appuie avec le pinceau pour faire prendre la couleur et l'on met trois ou quatre coupes les unes sur les autres, en ayant soin que le rouge ne touche pas le blanc. On emplit trois verres d'eau pure, on met dans l'un deux cuillerées de crème de tartre, dans un autre une cuillerée seulement, dans le troisième verre on ne met rien. Au bout de deux heures, on rince les coupes en les plongeant, toujours une à une, d'abord dans le verre où l'on a mis deux cuillerées de crème de tartre, puis dans celui qui n'en a eu qu'une, enfin dans le verre d'eau pure. Il faut faire cette opération avec précaution, de crainte de déranger les pétales, qu'on peut à peine toucher sans les déchirer quand ils sont mouillés. En les sortant de l'eau, on les étend sur le papier brouillard, et quand ils se sont un peu ressuyés, on met à l'onglet une toute petite pointe de jaune.

Pour toutes les nuances, depuis la plus foncée jusqu'à la plus claire, le rinçage est indispensable. Quand on ne veut qu'un bord plus ou moins large autour des pétales, on le met au pinceau, et puis on rince. Si la nuance était très-claire, on ne rincerait que dans deux verres : un avec crème de tartre, un d'eau pure.

Pour obtenir la nuance carnée, après avoir teint en rose très-clair, on plonge dans un verre d'eau où l'on a mis quelques gouttes de jaune. Si le rose et le jaune étaient un peu moins clairs, on aurait la nuance saumonée. On rince avant de tremper dans le jaune.

La nuance mauve est produite par le rose plongé dans le bleu. Pour que le mauve soit joli, il faut que le rose, comme le bleu, soit très clair.

Il y a du vert, du jaune, du blanc et du brun préparés pour prendre sur toutes les couleurs. On s'en sert pour panacher et picter.

Les procédés de coloriage que nous venons d'indiquer s'emploient aussi bien sur le papier jaune, rose et vert clair que sur le papier blanc. On fait des dahlias et des jacinthes jaunes, à bords violets ou cerise, etc. Il va sans dire qu'on ne doit colorier que d'après un modèle naturel.

TRICOT GOTHIQUE POUR COUVRE-PIEDS, DESSUS D'ÉDREDON, ETC.

Monte un nombre de mailles que tu puisses diviser par 14 et 3 de plus pour les lisières.

1^{er} TOUR à l'endroit. — 6 mailles unies X, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 9 unies X retourne au signe, finis par 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 6 unies.

2^e TOUR à l'envers.

3^e TOUR à l'endroit. — 5 mailles unies X, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 2 unies X, retourne au signe, finis par 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 5 unies.

4^e TOUR à l'envers.

5^e TOUR à l'endroit. — 4 unies X, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie X, retourne au signe, finis par 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 4 unies.

6^e TOUR à l'envers.

7^e TOUR à l'endroit. — 3 mailles unies X, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie X, retourne au signe, finis par 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 3 unies.

8^e TOUR à l'envers.

9^e TOUR à l'endroit. — 2 mailles unies X, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie X, retourne au signe, finis par 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies.

10^e TOUR à l'envers.

11^e TOUR à l'endroit. — 1 maille unie, 1 rétrécie X, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 mailles unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, prends une maille sans la tricoter, 1 rétrécie, jette celle qui n'est pas tricotée sur celle rétrécie X retourne au signe, finis par 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

12^e TOUR à l'envers.

13^e TOUR à l'endroit. — 2 mailles unies X, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 9 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 4 unies, X retourne au signe, finis par 1 jetée, 2 unies.

14^e TOUR à l'envers.

15^e TOUR à l'endroit. — 3 mailles unies X, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 2 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies X, reviens au signe, finis par 1 jetée, 3 unies.

16^e TOUR à l'envers.

17^e TOUR à l'endroit. — 2 mailles unies X, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie,

1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 2 rétrécies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie X, reviens au signe, finis par 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 2 unies.

18^e TOUR à l'envers.

19^e TOUR à l'endroit. — 3 mailles unies X, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 jetée, 2 rétrécies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies X, reviens au signe, finis par 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies X, reviens au signe, finis par 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies.

20^e TOUR à l'envers.

21^e TOUR à l'endroit. — 2 mailles unies X, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie X, reviens au signe, finis par 1 jetée, 2 unies.

22^e TOUR à l'envers.

23^e TOUR à l'endroit. — 3 unies X, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, prends une maille sans la tricoter, 1 rétrécie, jette la maille qui n'est pas tricotée sur celle rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies X, reviens au signe, finis par 1 jetée, 3 unies.

24^e TOUR à l'envers et reprends au premier tour.

DENTELLE ÉGALEMENT AU TRICOT

pouvant être employée pour bordure de taies d'oreiller, de rideaux, de toilettes duchesse, etc.

Monte 15 mailles.

1^{er} TOUR. — 1 maille unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 4 unies, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

2^e TOUR. — 3 mailles unies, 1 à l'envers, 5 unies, 1 à l'envers, 1 unie, 1 à l'envers, 1 unie, 1 à l'envers, 2 unies.

3^e TOUR. — 1 maille unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 5 unies, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

4^e TOUR à l'envers. — 3 mailles unies, 1 à l'envers, 6 unies, 1 à l'envers, 1 unie, 1 à l'envers, 1 unie, 1 à l'envers, 2 unies.

5^e TOUR. — 1 maille unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 6 unies, 1 jetée, 4 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

6^e TOUR. — 3 mailles unies, 1 à l'envers, 7 unies, 1 à l'envers, 1 unie, 1 à l'envers, 1 unie, 1 à l'envers, 2 unies.

7^e TOUR. — 1 maille unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 7 unies, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

8^e TOUR. — 3 mailles unies, 1 à l'envers, 8 unies, 1 à l'envers, 1 unie, 1 à l'envers, 4 unie, 1 à l'envers, 2 unies.

9^e TOUR. — 1 maille unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 8 unies, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

10^e TOUR. — 3 mailles unies, 1 à l'envers, 9 unies, 1 à l'envers, 1 unie, 1 à l'envers, 4 unie, 1 à l'envers, 2 unies.

11^e TOUR. — 1 maille unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 13 unies.

12^e TOUR. — Rabattre 5 mailles, 7 unies, 1 à l'envers, 1 unie, 1 à l'envers, 1 unie, 1 à l'envers, 2 unies.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE MANTEAUX.

La première figurine représente une toilette des plus élégantes, mais comme sur les six elle est la seule, les *mamans un peu sévères* voudront bien nous la pardonner, d'autant plus que nous ne l'offrons qu'à leurs filles déjà mariées; donc notre *grande dame* est toute de velours habillée; sa robe est à longues basques, avec manches grecques, n'ayant pour toute garniture qu'une simple petite guipure posée à cheval; son manteau *HOSPODAR* est une sorte de talma-mantelet, puisqu'il a des bouts tombant carrément sur le devant; il est garni d'une dentelle de 20 à 30 centimètres de hauteur, avec une tête de passementerie grelot. Le chapeau qui accompagne cette toilette est composé de biais de velours se croisant dans le milieu; une plume tourne sur la passe et vient se perdre sous un bavolet de dentelle; sous cette passe, un feuillage de velours, d'un genre tout nouveau, se mêle à des ruches de tulle.

Robe de popeline d'Islande; corsage plat, sans basques, faisant la pointe devant et derrière; manches plates jusqu'au coude, surmontées d'un bouillon. Châle *PAQUITA*, en casimir, brodé au passé, garni de guipure, doublé de soie et piqué. Chapeau de taffetas coulé; une dentelle blanche très-basse renversée sur la passe, trois pattes de velours noir bordées de dentelle forment la calotte; sur le bavolet, une dentelle blanche; en dessous, un léger feuillage de lierre formant bandeau, accompagné de blondes ruchées.

Robe de taffetas avec une garniture de velours et de boutons formant tablier; le même ornement se retrouve sur le bord des basques, des manches, et forme plastron sur le devant du corsage. Manteau *BENI-RATEN* en drap mouzaïa marron, bleu et noir; ce vêtement, très-ample, tombe en plis creux sur la jupe; une pèlerine pointue devant et derrière simule des manches; un biais de drap gros bleu et des glands sont tout l'ornement de ce manteau. Le chapeau est en taffetas feutre à coulisses, avec biais de velours de même couleur; une dentelle est posée d'un côté seulement, en guise de nœud; sous la passe, des feuilles de houx, des ruches de tulle et une traverse de velours composent un très-joli tour de chapeau.

Robe en tissu de fantaisie; le corsage à grandes basques est en partie recouvert d'une broderie de galons disposés en brandebourgs; de même pour les manches. Le manteau *CAIB* est un vrai burnous avec capuchon s'arrêtant à la couture de l'épaule; ce manteau est de très-gros drap, étoffe qui malheureusement tient encore cette année; je dis malheureusement, trouvant le drap moins élégant, moins confortable et moins chaud, il faut le dire, que nos bons manteaux d'autrefois, si bien doublés, ouatés et piqués, mais il faut vouloir ce que veut la mode! A la description de ce burnous j'ajouterai qu'il est de couleur marron très-foncé, bordé d'un simple galon

posé à cheval, et orné de glands à l'extrémité du capuchon d'abord, puis sur les épaules, à l'endroit où ce même capuchon commence, et enfin sur le devant de la poitrine. Le chapeau est en velours *dahlia des Alpes*, couleur à la mode cette année: c'est une nuance entre le nacarat et le grenat; le fond de ce chapeau est uni; au bord de la passe, trois biais de velours se recouvrent; une plume roulée surmonte le bavolet; en dessous, un seul gros *dahlia* avec les inevitables ruches de tulle ou de blonde.

Robe de cachemire malakoff, corsage sans basques monté sur une ceinture; jupe unie sans garniture; manteau Hongrois, faisant l'effet d'une casaque à très-longues basques; les manches sont fendues jusqu'à la saignée, et le tout est orné d'un effilé formant des carreaux et se terminant par une frange; ce même effilé est posé en échelle sur toute la longueur du devant de la jupe. Le chapeau est en satin piqué, sans ornement, en dessous seulement sont des fleurs et des feuilles en velours.

Robe en tissu de laine à raies satinées; sur les coutures du lès de devant, une rangée de boutons en passementerie entourés de franges, lesquels boutons remontent sur le corsage. Manteau *PULTAVA* en drap-velours; ce manteau, bien que n'offrant pas la même ampleur que le *Beni-Raten* et le *Caib*, n'est pourtant point tout à fait ajusté, et, malgré ses manches, l'ensemble ne produit pas l'effet des vêtements à manches que nous avons vus les années précédentes; il me paraît joli et je l'en enverrai le patron dans notre prochain numéro; si mon goût n'était pas le tien, tu sais que je tiens, ainsi que l'année dernière, tous les autres patrons à ta disposition. Chapeau de satin, recouvert d'une fanchon de dentelle; dessous, des fleurs de grenadier.

Par l'ensemble de ces six manteaux, qui résument à peu près tout ce qui se portera cet hiver, tu vois qu'ils sont tous plus ou moins grands. La forme burnous est, dit-on, appelée à un très-grand succès et se fera en étoffes très-simples ou très-riches, en velours, par exemple.

La monture de l'écran dont le dessin accompagne ce numéro est très-facile à procurer: toi d'abord une feuille de carton un peu ferme, dans la dimension du modèle; sur l'un des côtés du carton, tu colleras un morceau de moire, ou simplement du papier moiré, vert, cramoisi ou blanc, en ayant soin de couper ton papier ou ta moire un peu plus grand que le carton, de manière à en rabattre les bords entaillés, sur l'autre côté du carton, côté sur lequel tu colleras alors l'écran préalablement découpé. Tout autour, une petite bande de papier doré simulera le cercle de cuivre qui entoure ordinairement ces sortes d'écrans. Quant aux manches, tu en trouveras chez tous les marchands de papier, en bois et en ivoire. Il y en a de très-jolis dans les prix de 2 à 3 francs.

Après t'avoir expliqué tant de travaux de tous genres, il ne me reste plus, je crois, qu'à te donner l'explication de notre dernier rébus. L'avant-dernier était une maxime pleine de sagesse: *Mal pense qui ne repense*. Celui-ci est une de ces vérités qui, hélas! n'ont pas besoin de démonstration: *Souhaits n'ont jamais rempli le sac*.

ÉPHÉMÉRIDES.

24 Octobre 996. — Mort de Hugues Capet.

Le triomphe de la féodalité en France avait grandement amoindri la part des rois : le roi n'était plus qu'un grand seigneur au milieu de sept ou huit seigneurs, presque aussi puissants que lui. Le dernier descendant couronné de la race de Charlemagne, Louis V, venait de mourir; les ducs et les évêques élurent pour lui succéder Hugues Capet, fils du comte Hugues le Grand. « Cet avènement, dit Augustin Thierry, fut d'une bien autre importance que celui des rois de la seconde race. C'est à proprement

» parler, la fin du règne des Francs et la substitution
» d'une royauté nationale au gouvernement fondé par
» la conquête. Dès lors, notre histoire devient simple;
» c'est toujours le même peuple que l'on suit et que
» l'on reconnaît, malgré les changements qui survien-
» nent dans les mœurs et la civilisation »

L'histoire nous transmet peu de renseignements sur le règne de Hugues Capet; il mourut après avoir occupé le trône pendant neuf ans, et transmit la royauté à son fils Robert.

Mosaïque.

Nous devons aux Romains la plupart de nos arbres à fruit, et eux-mêmes les avaient tirés de l'Orient. — Les figuiers venaient des environs de Troie et de la Syrie; les citronniers de la Médie; les noyers et les pêchers de la Perse; le néflier et le cognassier de la Crète; les grenadiers d'Afrique; les pommiers et les poiriers de l'Épire. Les premiers venaient d'Arménie. Lucullus apporta les cerises du royaume de Pont; les pistaches furent apportées de Syrie par Vitellius; les oliviers venaient également de l'Asie, et ils ne devinrent communs en Italie que vers le temps d'Auguste; quant aux vignes, elles étaient si rares sous les rois

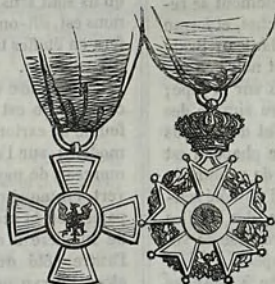
de Rome, qu'on regardait un petit gobelet de vin comme une magnifique offrande, digne des dieux.

C'est aussi aux conquêtes des Romains que nous devons les humbles légumes servis aujourd'hui sur la table du pauvre. Les oignons, la chicorée, venaient d'Égypte et de Chypre; les navets, de la Grèce; les choux, de Naples; les cardons, de Carthage; les melons, de la Béotie; les échalottes, d'Ascalon en Judée.

Voulez-vous qu'on pense et qu'on dise du bien de vous? Ne dites jamais de mal de personne.

M^{me} DE LAMBERT.

REBUS.



Paris. — Typ. Morris et comp., rue Amelot, 64.